Illinois U Library

NUMÉRO 185

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA RADIODIFFUSION FRANÇAISE

présente

GERMAINE MONTERO
JEAN MARCHAT
de la Comédie Française
ET
ROLAND ALEXANDRE
de la Comédie Française

dans

MOLL FLANDERS

Récit radiophonique de Denis MARION
adapté du roman de Daniel DEFOE

avec

Louis ARBESSIER - Andrée de CHAUVERON
René CLERMONT - Michel FRANÇOIS
Gaëtan JOR - Germaine LE DOYEN - Christian
LUDE - Monique MORISY - Denise PROVENCE
Suzanne STANLEY - Rosy VARTE

Réalisation : Henri SOUBEYRAN

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

GERMAINE MONTERO
(Moll Flanders)

MOLL FLANDERS

Adaptation radiophonique
du roman de DANIEL DEFOE
par DENIS MARION

Cette œuvre a été créée à la RADIODIFFUSION FRANÇAISE le 20 janvier 1955, dans une mise en ondes de Henri SOUBEYRAN et avec la distribution suivante (pour les principaux rôles) :

Moll Flanders ..... *Germaine MONTERO*
Le frère aîné ..... *Roland ALEXANDRE*
Le frère cadet ..... *Michel FRANÇOIS*
La sœur aînée ..... *Denise PROVENCE*
La mère ..... *Andrée de CHAUVERON*
La belle-mère ..... *Suzanne STANLEY*
Le planteur ..... *Louis ARBESSIER*
La dame du Lancashire ..... *Rosy VARTE*
L'employé ..... *René CLERMONT*
Le gentilhomme ..... *Jean MARCHAT*
La patronne ..... *Germaine LE DOYEN*
Le mercier ..... *Gaëtan JOR*
Le bijoutier ..... *Christian LUDE*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Denis MARION.

Supplément au N° 426 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

Tout le monde connaît *Robinson Crusoe*. D'une génération à l'autre, les enfants continuent à croire que ce personnage a existé et qu'il a écrit le récit de ses aventures alors que les adultes savent qu'il s'agit d'une œuvre de fiction due à un certain Daniel Defoe. Mais peu d'entre eux ont lu ses autres romans, dont trois au moins sont des chefs-d'œuvre.

Moll Flanders, qui parut en 1722, trois ans après *Robinson Crusoe*, connut un succès presque égal pendant le XVIII[e] siècle. Ensuite, alors que celui-ci devenait le livre favori des écoliers, par suite le plus lu de langue anglaise, celui-là était rangé au second rayon par la pudeur victorienne : l'auteur avait aussi peu prévu l'un que l'autre de ces destins, n'ayant cherché dans les deux cas qu'à contrefaire les mémoires authentiques d'un contemporain ayant eu une existence mouvementée, donc intéressante : ce faisant, il a donné au roman le caractère que celui-ci a conservé depuis et qui lui a valu son succès universel, celui d'une histoire vraisemblable où le récit et la psychologie se combinent pour donner au lecteur l'illusion de l'authenticité.

Conçu à l'imitation des romans picaresques espagnols, fort prisés à l'époque en Angleterre, et des biographies de voleuses célèbres, Moll Cutpurse et Long Meg, *Moll Flanders* n'en est pas moins un des sommets de la littérature anglaise. C'est que sa protagoniste demeure une figure inoubliable et insurpassable — bien qu'elle ait été imitée à de nombreuses reprises, la dernière en date étant *Ambre*. C'est que cette femme qui change souvent de mari sans s'assurer que les précédents sont morts et qui vivra du vol pendant une dizaine d'années, ne cesse d'être tourmentée par les scrupules de conscience. Son caractère pétri de contradictions nous paraît d'une authenticité indiscutable. A qui lui plaît, elle cède sans coquetterie, mais quand son cœur n'est pas touché, elle domine fort bien ses sens. Les absents sont morts pour elle et elle abandonne ses enfants avec une sereine indifférence, quitte, quand elle en rencontre un par hasard, à se découvrir des entrailles de mère. Elle se représente avec une imagination exacerbée le tort que ses vols peuvent causer et n'en continue pas moins tranquillement, jusqu'à ce qu'elle se fasse pincer.

De même qu'elle possède une personnalité, elle possède son langage. Tout au long de son récit, on entend une voix qui a son timbre spécial, celui d'une vieille femme pas bien instruite, un peu radoteuse, douée d'une mémoire prodigieuse qui lui permet de restituer avec fidélité ce qu'elle a ressenti au cours de sa vie. A sa voix cassée se substitue dès le début le dialogue miraculeux de l'orpheline qui veut être une grande dame : avant Dickens jamais âme d'enfant ne s'était exprimée avec pareille fraîcheur.

L'adaptation que Denis Marion a imaginée pour la radio — après avoir donné du roman la seule traduction française complète qui en existe — tire parti de ce rapprochement incessant entre les scènes saisies sur le vif d'une existence typiquement anticonformiste et les réflexions, d'une moralité un peu cynique, qu'elles inspirent longtemps après à celle qui les a vécues. Avec une prodigieuse virtuosité, la voix de Germaine Montero sut, à la radio, incarner ces deux aspects — différents jusqu'à la contradiction — d'un même personnage.

Les passages entre crochets ont été coupés au montage

Musique populaire du XVIII[e] siècle : cornemuse et cornet à piston. Elle devient moins stridente pour laisser venir au premier plan une voix éraillée à force de crier.

LE COLPORTEUR

Malheurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders,
Qui naquit dans la prison de Newgate,
Et pendant une vie incessamment variée qui dura soixante ans (sans compter son enfance),
Fut douze ans prostituée,
Cinq fois mariée,
(Dont une fois à son propre frère!)
Douze ans voleuse,
Huit ans déportée en Virginie,
Et finalement devint riche, vécut honnête et mourut pénitente.
Racontés par elle-même!

La musique reprend en force, puis s'arrête. Au premier plan, une voix cassée par l'âge, mais ni chevrotante, ni radoteuse. Servie par une mémoire infaillible, elle n'a pas une hésitation et elle traduit toujours une énergie peu commune.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Mon vrai nom est si bien connu dans les archives de la police qu'il ne faut pas s'attendre à ce que je le porte en public. Comme quelques-uns de mes pires camarades m'appelaient Moll Flanders, permettez que je parle de moi-même sous ce pseudonyme.

Pour avoir saisi l'occasion d'emprunter trois pièces de fine toile de Hollande à un drapier, ma mère fut condamnée à être pendue. Ayant été reconnue enceinte, elle obtint un sursis. Après m'avoir mis au monde, elle fut par faveur déportée aux plantations et m'abandonna à l'âge de six mois et en de mauvaises mains, n'en doutez pas.

La première chose que je puisse me rappeler, c'est que je fus mise en nourrice chez une maîtresse d'école par la paroisse à charge de laquelle j'étais tombée. Je venais d'avoir huit ans, quand je fus terrifiée par la nouvelle que les marguilliers avaient décidé que j'irais en service. Je me mis à pleurer toute la journée, ce qui inquiéta la brave maîtresse d'école.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Petite folle, dis-moi, pourquoi pleures-tu?

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Parce qu'ils veulent me mettre en service et je ne sais pas faire les travaux de ménage.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Eh bien! mon enfant, tu l'apprendras en temps voulu et on ne te mettra pas d'abord au gros ouvrage.

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Si, on m'y mettra, et si je ne peux pas le faire, on me battra, et les servantes me battront pour me faire faire le gros ouvrage, et je ne suis qu'une petite fille et je ne peux pas le faire.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Mais non, j'en ai parlé à M. le Maire et il a promis de ne pas te faire travailler dehors avant que tu ne sois plus grande.

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Oui, mais je dois finir par y aller.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Comment? Quoi? Cette fille est folle! Qu'est-ce que tu veux être?... Une grande dame?

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Oui...

Elle éclate en sanglots.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE, *riant.* — Eh bien! madame, vraiment, vous voudriez être une grande dame. Et s'il vous plaît, comment deviendrez-vous une grande dame? Qu'est-ce que vous savez faire de vos doigts?

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Je sais coudre, et je sais filer.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Vraiment! Et qu'est-ce que tu peux gagner ainsi?

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Six sous, quand je file, et huit, quand je fais de la grosse couture.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Hélas! pauvre grande dame, tu n'iras pas loin avec cela.

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Cela me suffira, si vous me laissez vivre avec vous.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Cela ne suffira déjà pas à te nourrir et encore bien moins à t'acheter des vêtements. Et qui devra acheter les vêtements de la petite madame?

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Je travaillerai plus dur, alors, et vous recevrez tout.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Pauvre enfant! je n'aurai même pas de quoi t'acheter à manger.

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Alors, je me passerai de manger. Mais laissez-moi vivre avec vous.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE, *se moquant.* — Comment! tu peux vivre sans manger?

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Oui, vous pouvez me croire.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE, *gentiment.* — Tu es une sotte. Qu'est-ce qui a bien pu te mettre dans la tête de devenir une grande dame?

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Je veux faire comme Betsy.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Quelle Betsy?

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Celle qui raccommode la dentelle et lave les coiffes.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE, *riant.* — Mais c'est tout le contraire d'une grande dame!

MOLL FLANDERS, *enfant.* — Si : elle gagne son pain par son propre travail et on l'appelle madame.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE. — Je ne te souhaite pas de devenir comme elle, car c'est une personne de mauvaise réputation et elle a deux ou trois bâtards.

MOLL FLANDERS, *enfant, qui n'a rien compris.* — Je suis certaine qu'on l'appelle madame. Elle ne va pas en service et ne fait pas de ménages et je veux devenir comme elle.

LA MAITRESSE D'ÉCOLE, *pleurant à son tour.* — Allons, tu n'iras pas en service; tu vivras avec moi.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Je vécus ainsi jusqu'à l'âge de quatorze ans chez ma bonne vieille nourrice. Elle mourut alors et j'étais presque perdue de frayeur, me trouvant seule dans le vaste monde et sans un sou vaillant. J'étais toute prête à me faire domestique ou à accepter n'importe quel emploi pour lequel on me trouverait bonne. Mais une riche voisine eut pitié de moi et m'adopta. Elle m'éleva avec ses deux filles qui avaient à peu près mon âge, de sorte que je bénéficiai de la même éducation et de la même instruction qu'elles. Mais toute leur fortune n'aurait pu leur donner ma beauté, dont je n'étais pas sans avoir conscience, car les deux fils de la maison s'arrangèrent pour me la faire remarquer aussitôt que j'eus atteint mes dix-huit ans. Surtout l'aîné qui n'arrêtait pas de me faire des compliments.

[LE FRÈRE AINÉ. — Oh! miss Molly! Comment allez-vous, miss Molly? Est-ce que le rouge ne vous monte pas aux joues, miss Molly?

MOLL FLANDERS. — Excusez-moi, monsieur, mais vous seriez gentil de ne pas me distraire pendant que j'habille Mademoiselle votre sœur.

LA SŒUR AINÉE. — Pourquoi lui demandes-tu cela, mon frère?

LE FRÈRE AINÉ. — Eh bien! voilà une demi-heure que nous parlons d'elle en bas.

LA SŒUR AINÉE. — Bon, vous n'avez pas pu en dire de mal, j'en suis sûre, peu importe ce que vous en avez dit.

LE FRÈRE AINÉ. — Nous en avons dit beaucoup de bien et miss Molly a reçu pas mal de compliments, je vous assure. Et en particulier qu'elle est la plus jolie jeune fille du pays. Bref, en ville, elle fait l'objet de toutes les conversations.

LA SŒUR AINÉE. — Cela m'étonne. Il ne manque qu'une chose à Molly, mais autant vaudrait qu'il lui manquât tout. Car si jeune fille a de la beauté, de la naissance l'éducation, de l'esprit, du bon sens, de bo manières, de la modestie, et qu'en m temps elle n'ait pas d'argent, elle n'a rie n'y a que l'argent aujourd'hui qui rende fille mariable : on voit bien que ce sont hommes qui ont réglé cela.

LE FRÈRE CADET. — Un moment, ma s tu vas trop vite. Je fais exception à la r Je t'assure que si je trouve une femme a accomplie que tu le dis, je ne m'inquiét pas de l'argent.

LA SŒUR AINÉE. — Alors tu auras soin d pas t'enflammer pour une qui n'aura d'argent.

LE FRÈRE CADET. — Tu n'en sais rien plus.

LE FRÈRE AINÉ. — D'ailleurs, ma sœur, p quoi te récries-tu pour l'intérêt que marq les hommes pour la fortune? Tu n'en es dépourvue, que je sache, même s'il te ma autre chose.

LA SŒUR AINÉE, *dépitée.* — Je t'entends Tu supposes que j'ai l'argent sans la be Par le temps qui court, le premier fera l'af à défaut de la seconde et je suis mieux point que mes voisines.

LE FRÈRE CADET. — La beauté peut pa ravir un mari en dépit de l'argent. Quan servante a la chance d'être plus jolie qu maîtresse, elle fait souvent un aussi mariage et roule carrosse avant elle.

MOLL FLANDERS. — Votre robe vous ravir, mademoiselle. Si vous le permette vais aller à la cuisine surveiller la prép tion du repas.

LES DEUX FRÈRES, *ensemble.* — n'avez pas besoin de vous sauver, miss M

LA SŒUR AINÉE. — Va vite. Je n'ai plus soin de toi.

Bruit d'une porte qui se ferme.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Le frère comprit que j'avais mordu à l'hameçon ca ce jour, il manœuvra pour me rencontrer à seule.]

Bruit de pas montant un escalier, coups frappés à la porte.

LE FRÈRE AINÉ. — Ouvrez-moi vite, sœurs. J'ai une grande nouvelle à vous noncer.

La porte s'ouvre.

MOLL FLANDERS. — Monsieur, les de selles ne sont pas là, elles se promènen jardin.

LE FRÈRE AINÉ, *faussement surpris.* — miss Molly, vous êtes là? C'est encore m je veux vous parler à vous bien plus elles.

MOLL FLANDERS, *avec un minimum d'* *gie.* — Lâchez-moi, monsieur, je vous en jure.

LE FRÈRE AINÉ. — Non, vous n'en pas quitte à si bon compte.

MOLL FLANDERS. — Que dirait-on si on nous voyait?

LE FRÈRE AINÉ. — Tout le monde est dehors.

MOLL FLANDERS, *comprenant enfin la supercherie.* — Ah! vous le saviez donc fort bien! Et quelle est cette grande nouvelle que vous étiez si pressé d'annoncer?

LE FRÈRE AINÉ. — Chère Molly, je suis amoureux de vous.

MOLL FLANDERS, *plus ravie que méfiante.* — Vous n'êtes pas sérieux.

LE FRÈRE AINÉ. — Diable! voilà mes sœurs qui ont l'air de vouloir rentrer. Je vous expliquerai une prochaine fois comment j'ai tout arrangé. Vous verrez : ce sera merveilleux. Allons, il faut que je vous quitte mais vous entendrez parler de moi bientôt. Au revoir, chère Molly.

Il la quitte sur un baiser.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Il ne manqua pas d'occasions de renouveler son attaque. Chaque fois qu'il se trouvait seul avec moi à la maison, il me prenait dans ses bras et m'embrassait un quart d'heure de suite. Voir un pareil gentilhomme amoureux de moi, l'entendre me dire que j'étais charmante, m'avaient monté la tête au dernier degré et ne me laissaient pas une pensée pour ma sauvegarde ou pour ma vertu. En vérité, j'étais trop ravie pour lui résister beaucoup. Ce qu'il ne manqua pas de remarquer et il en profita pour pousser ses avantages.

Bruit de verrou qu'on ferme.

LE FRÈRE AINÉ. — Il me semble avoir entendu quelqu'un monter.

MOLL FLANDERS, *en toute bonne foi.* — Vous vous êtes sûrement trompé. Il n'y a personne à la maison que la servante et la cuisinière, et elles n'empruntent jamais cet escalier.

LE FRÈRE AINÉ. — J'ai fermé à clef, on ne me surprendra pas à vous embrasser.

MOLL FLANDERS, *faisant de son mieux pour être sérieuse.* — Vous avez à me parler de choses sérieuses, paraît-il...

LE FRÈRE AINÉ. — Comment pouvez-vous être aussi méchante avec moi! Dès que je vous approche, vous prenez vos distances. Ah! si vous pouviez m'aimer comme je vous aime!...

MOLL FLANDERS. — Je ne vois pas ce que je pourrais vous accorder de plus. Vous n'avez eu qu'à me faire un clin d'œil et je suis tout de suite montée vous rejoindre ici.

LE FRÈRE AINÉ. — Si vous vouliez me rendre heureux, vous me sauveriez la vie! Voilà des semaines que je n'en dors plus!

MOLL FLANDERS. — Je ne demande pas mieux, mais comment?

LE FRÈRE AINÉ. — Vous ne pouvez pas douter que mon affection pour vous est honnête et que pour rien au monde je ne voudrais vous causer aucun mal. Tout ce que je demande, c'est que vous soyez la femme la plus choyée du monde et que vous viviez dans une aisance digne de votre beauté.

MOLL FLANDERS. — Je n'en demande pas tant. Je suis très bien ici.

LE FRÈRE AINÉ. — Oui, mais cela ne peut pas durer. Vous n'avez pas l'intention de mourir vieille fille, je suppose? S'il ne tenait qu'à moi, je vous épouserais dès demain...

MOLL FLANDERS. — Vraiment? Oh! mon chéri...

LE FRÈRE AINÉ. — Seulement il y a mes parents qui se sont mis en tête de me faire épouser une héritière.

MOLL FLANDERS. — Je sais bien.

LE FRÈRE AINÉ. — Mais je ne dépendrai pas toujours d'eux. Un héritage doit me revenir quand j'atteindrai ma vingt-cinquième année. Alors nous serons libres...

MOLL FLANDERS, *avec un soupir.* — C'est encore bien long.

LE FRÈRE AINÉ. — Rien ne nous empêche de continuer à nous voir d'ici là. Mais il faut bien prendre garde de ne pas donner le moindre soupçon à la famille, surtout à mes sœurs qui sont méchantes comme la gale parce qu'elles savent qu'elles sont moins jolies que vous. Ne nous parlons pas en public. Ne me regardez même pas quand il y a quelqu'un d'autre.

MOLL FLANDERS. — Ce sera gai.

LE FRÈRE AINÉ. — Je m'arrangerai pour que nous puissions nous rencontrer ailleurs. Faites-moi confiance. En attendant, ma chérie, voilà un présent pour vous. Ouvrez votre jolie petite menotte.

MOLL FLANDERS. — Qu'est-ce que c'est?... Je ne veux pas...

LE FRÈRE AINÉ. — Allons! allons! pas d'enfantillages. J'attends avec impatience le moment de vous en donner bien plus. Il faut nous séparer maintenant, c'est l'heure où ma mère rentre. Souvenez-vous que je vous aime plus que toute autre femme au monde. A bientôt.

Baiser. Verrou qui s'ouvre. Porte qui s'ouvre et se referme. Pas descendant l'escalier.

MOLL FLANDERS. — Des louis d'or! Mais pourquoi? *(La joie l'emportant sur la surprise:)* Un... deux... trois... quatre... cinq louis d'or! Je suis riche!

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Si j'avais résisté comme la vertu et l'honneur l'exigeaient, ce gentilhomme aurait renoncé à ses entreprises ou bien il aurait demandé la bénédiction de ses parents à notre mariage. Mais je ne me souciais que de l'orgueil que me donnaient ma beauté et son amour; je passais des heures entières à compter et recompter les louis qu'il me donna à plusieurs reprises. En vérité, j'aspirais à ma ruine plutôt que je ne m'efforçais de l'éviter. Aussi je n'eus même pas l'idée de me dérober quand mon soupirant fit appel à ma complaisance, un jour, au dîner.

Bruit d'un repas auquel participent plusieurs convives.

LE FRÈRE AINÉ. — Miss Molly, j'ai une faveur à vous demander.

LA SŒUR CADETTE. — Qu'est-ce que c'est?

LE FRÈRE AINÉ. — Bien sûr, mes sœurs, si vous ne pouvez vous passer de miss Molly aujourd'hui, tout autre moment sera bon.

LA SŒUR CADETTE. — Moi, pas du tout. J'ai demandé cela machinalement. Et toi?

LA SŒUR AINÉE. — Moi non plus. Donne tes instructions à miss Molly. Si c'est une affaire personnelle qui ne nous regarde pas, tu n'as qu'à sortir avec elle.

LE FRÈRE AINÉ. — Qu'est-ce que tu insinues? Je désire seulement qu'elle aille rue Haute chez le chemisier. Vous savez celui dont je veux parler?

MOLL FLANDERS. — Oui, monsieur.

LE FRÈRE AINÉ. — J'ai vu dans sa boutique deux cravates assorties à mon écharpe. Quand j'ai voulu les acheter, il m'a vu venir et m'en a demandé un prix exorbitant. Alors, je voudrais que miss Molly y aille, comme si elle faisait un achat pour son propre compte et qu'elle marchande sérieusement.

LA SŒUR AINÉE. — Et tu envoies cette pauvre fille à une heure d'ici pour gagner quelques sous?

MOLL FLANDERS. — J'aime beaucoup marcher, mademoiselle.

LA SŒUR AINÉE. — Tu ferais bien mieux d'y aller toi-même.

LE FRÈRE AINÉ. — Tu as sans doute raison, je n'y avais pas songé.

Une porte s'ouvre.

UN DOMESTIQUE. — Monsieur, le carrosse de sir William Henderson vous attend devant la porte.

LE FRÈRE AINÉ. — Comment! vous n'avez pas prié sir William d'entrer?

UN DOMESTIQUE. — Le carrosse est vide, monsieur, et le cocher m'a remis cette lettre pour vous.

Bruit de billet décacheté et déplié.

LE FRÈRE AINÉ. — Ah! c'est ennuyeux. Voilà ma journée gâtée. Sir William m'appelle chez lui pour parler affaires et m'envoie sa voiture pour être sûr que je ne lui fasse pas faux-bond. John, préparez-moi ma meilleure perruque, mon chapeau et mon épée. Au revoir, mes sœurs, je ne peux pas faire attendre un personnage de cette importance.

Bruit de chaise repoussée, de pas, de porte qui s'ouvre et se ferme.

LES DEUX SŒURS. — Au revoir! ne rentre pas trop tard.

La porte se rouvre.

LE FRÈRE AINÉ. — Miss Molly! J'oubliais de vous donner mon écharpe. Ne vous trompez pas de cravate surtout.

MOLL FLANDERS. — Merci, monsieur. Ne craignez rien, monsieur.

LE FRÈRE AINÉ, *à voix plus basse.* — Dans un quart d'heure, je vous attends dans le carrosse au coin de l'avenue.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Ainsi j'accomplis ma propre perdition car, ma vertu et ma pudeur m'ayant abandonnée, je n'eus plus rien qui méritât de me recommander tant à la bé diction de Dieu qu'à l'assistance des homm Nous eûmes de fréquentes occasions de r diver pendant près de six mois; et cepend à ma grande satisfaction, je n'étais pas ceinte. Mais alors se produisit une com cation à laquelle je ne m'attendais pas tout et qui me mit à bout d'expédients. Je savais vraiment quoi faire et je me trou dans un tel embarras que lorsque mon am reux vint me retrouver, il s'aperçut que j'é toute changée.

[LE FRÈRE AINÉ. — Voyons! Qu'est-ce qu passe?

MOLL FLANDERS. — Rien! Non, rien.

LE FRÈRE AINÉ. — Tu ne me le feras croire. Je vois bien que tu as pleuré.

MOLL FLANDERS. — Non, je ne pleure

LE FRÈRE AINÉ. — Tu as les yeux rouges. Est-ce qu'il y a quelque chose qu tracasse? Allons, tu sais bien que tu p tout me raconter. Tu ne vas pas faire cachotteries.

MOLL FLANDERS. — Ah! je suis bien t mentée! Je ne demande pas mieux que d le raconter, seulement je ne sais pas par bout commencer.

LE FRÈRE AINÉ. — Vas-y, ma chérie, ne quiète pas. Tu sais que je suis là pour te téger... contre le monde entier, s'il le fa

MOLL FLANDERS. — Eh bien, j'ai peur les dames ne soient au courant.

LE FRÈRE AINÉ. — Les dames? Au cour

MOLL FLANDERS. — Oui. Ta mère et sœurs. Au courant de notre... liaison.

LE FRÈRE AINÉ. — Tu fais erreur, je t'ass

MOLL FLANDERS. — Leur conduite en moi n'est plus la même. Elles me cherc querelle, elles me trouvent tout le temp faute, sans qu'il y ait la moindre raison. paravant, je dormais avec ta sœur aînée. puis la semaine dernière, on me fait cou avec la servante.

LE FRÈRE AINÉ. — Ma sœur est un peu frante ces jours-ci et elle préfère être dans son lit. Tu n'es pas visée.

MOLL FLANDERS. — C'est ce que tu t'i gines. La servante les a entendues dire je ne pouvais plus rester à la maison pou sécurité de la famille et que j'allais être à la porte.

LE FRÈRE AINÉ. — Ce sont des racon d'office. Je serais le premier informé, s'i était ainsi.

MOLL FLANDERS. — Tu souris! Tu es co tous les hommes! Vous regardez comme bagatelle d'avoir à votre merci la réput d'une femme. Vous comptez pour rien la d'une malheureuse qui s'est prêtée à caprices!

LE FRÈRE AINÉ. — Ne te fâche pas. Je rien fait qui mérite que tu conçoives pareille idée de moi. J'ai été aussi sou de ton honneur que du mien. Je suis ab ment certain que personne n'a le moi soupçon. Si j'ai souri, c'est que j'en ai preuve pas plus tard que hier. Quand connaîtras, tu seras aussi rassurée que

MOLL FLANDERS. — C'est facile à dire. Je serai rassurée d'être mise à la porte? Car si notre liaison n'est pas découverte, de quoi me suis-je rendue coupable pour me faire traiter ainsi par tes parents qui me montraient autant de tendresse qu'à leurs propres enfants?

LE FRÈRE AINÉ. — Ma chérie c'est vrai qu'ils sont inquiets à ton sujet. Mais ils sont si loin de la vérité qu'ils soupçonnent mon frère Robin de te faire la cour. C'est cet idiot qui le leur a fourré en tête, car il ne cesse d'en parler et se rend un sujet de plaisanterie. Il devrait voir qu'il les irrite et les rend hargneux envers toi. Mais cela prouve bien qu'on ne me soupçonne pas du tout. Te voilà tranquille?

MOLL FLANDERS. — En un sens, oui. Pourtant, je ne suis guère avancée, car j'ai un souci plus grave.]

LE FRÈRE AINÉ. — Bon! qu'y a-t-il encore?

MOLL FLANDERS, *pleurnichant.* — Je ne peux pas te le dire...

LE FRÈRE AINÉ. — Il faut tout me dire, au contraire. Dans la position délicate où nous nous trouvons, si nous n'avons pas l'un dans l'autre la plus grande confiance et si nous ne nous tenons pas au courant de ce qui se passe, nous sommes perdus. Tu es assez maline pour comprendre cela, quand même? Allons, sèche tes yeux, mouche ton nez, viens dans mes bras et commence.

MOLL FLANDERS. — Il y a une quinzaine de jours, je me promenais toute seule un soir au jardin, Robin — oui, ton frère — m'a abordée et tout à trac, m'a offert de l'épouser en tout bien tout honneur.

LE FRÈRE AINÉ, *après un sifflement.* — Qu'est-ce que tu lui as répondu?

MOLL FLANDERS. — Que voulais-tu que je lui réponde? Je lui ai parlé de l'inégalité de nos conditions, de l'ingratitude que ce serait envers ses bons parents qui m'avaient recueillie si généreusement. Enfin, j'ai tout fait pour le dissuader...

LE FRÈRE AINÉ. — Tout? Tu ne lui as quand même pas parlé de...

MOLL FLANDERS. — Rien de ce qui nous concerne, naturellement.

LE FRÈRE AINÉ. — Ouf! je respire. Et après?

MOLL FLANDERS. — Il ne s'est pas découragé le moins du monde. Il a dit qu'il comprenait que je devais me familiariser petit à petit avec cette idée et que nous en reparlerions.

LE FRÈRE AINÉ. — Et vous en avez reparlé.

MOLL FLANDERS. — Je ne peux quand même pas me sauver quand je le vois s'approcher. Il se montre de plus en plus pressant. La dernière fois, il m'a dit qu'il est prêt à déclarer ses intentions à sa famille; tant pis si ses parents se montrent intraitables. Maintenant qu'il a terminé ses études de droit, il est en mesure de gagner sa vie et de subvenir à mon entretien. Si je n'ai pas honte de lui, il n'a pas honte de moi. Je n'ai qu'à lui accorder ma main et il répond du reste. Oh! mon chéri, as-tu jamais entendu une histoire aussi incroyable?

LE FRÈRE AINÉ. — Hum! pour te dire la vérité, ce que tu me racontes n'a rien de neuf pour moi.

MOLL FLANDERS. — Hein?

LE FRÈRE AINÉ. — L'attitude de Robin m'a inquiété, moi aussi. J'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai eu hier avec lui une longue conversation. Il n'y a pas l'ombre d'un doute. Il est sincèrement épris de toi, il ne se moque pas mal de ce que diront les autres, il compte t'épouser et il croit que tu ne le repousseras pas.

MOLL FLANDERS. — Vraiment! il croit cela! Il s'apercevra que je puis le repousser, malgré tout.

LE FRÈRE AINÉ. — Ne te mets pas en colère, laisse-moi continuer. Je lui ai tenu de longs raisonnements, je l'ai chapitré de toutes les manières possibles. En pure perte. Il t'aime et il ne se mariera jamais pour de l'argent, mais par amour. Pas moyen de lui tenir tête.

MOLL FLANDERS. — Tu verras que je peux lui tenir tête. J'ai appris à dire non, maintenant, bien que je ne l'aie pas appris avant. Si le plus grand seigneur du pays me demandait en mariage, je pourrais lui répondre non le sourire aux lèvres.

LE FRÈRE AINÉ. — Tu n'en seras pas quitte à si bon compte. Il te posera toute espèce de questions. Et quand la famille saura que tu repousses une proposition aussi avantageuse, ils soupçonneront qu'il y a anguille sous roche.

MOLL FLANDERS. — Je peux leur clore le bec en répondant que je suis déjà mariée au frère aîné.

LE FRÈRE AINÉ, *après avoir toussoté.* — C'est vrai en un sens, bien sûr. J'espère pourtant que tu plaisantes. Une pareille réponse présenterait des inconvénients pour plusieurs raisons.

MOLL FLANDERS. — Oui, je plaisantais. Je ne révélerai jamais le secret sans ton accord.

LE FRÈRE AINÉ. — Tu es une gentille fille. Mais alors, qu'est-ce que tu pourras bien imaginer?

MOLL FLANDERS. — Je ne serai pas embarrassée. En premier lieu, je ne suis pas obligée de leur donner de raison du tout. D'un autre côté, je peux leur dire que je suis déjà mariée, et m'en tenir là. Et Robin sera bien obligé de s'en tenir là aussi, car il ne peut avoir de motif de poser une seule question ensuite.

LE FRÈRE AINÉ. — C'est ce que tu crois. Tu seras tracassée par toute la maison là-dessus, y compris mon père et ma mère. Et si tu les repousses catégoriquement, ils en seront froissés, et soupçonneux par-dessus le marché.

MOLL FLANDERS. — Alors, que puis-je faire? que veux-tu que je fasse?

LE FRÈRE AINÉ. — Nous allons y réfléchir. En attendant, tiens Robin en suspens. Ne lui donne pas ton consentement, mais ne lui oppose pas non plus un refus brutal.

MOLL FLANDERS. — Qu'est-ce que tu me racontes? Tu sais très bien que je n'ai pas de consentement à lui donner. J'ai déjà donné mon consentement, et c'est à toi, quand tu m'as promis de m'épouser. Tu n'as pas cessé

de me dire que j'étais ta femme, aussi sûrement que si la cérémonie avait eu lieu.

LE FRÈRE AINÉ. — Bien sûr, ma chérie. Si je ne suis pas ton mari, je vaudrai pour toi autant qu'un mari. Ne te laisse pas troubler. Donne-moi le temps de voir un peu plus clair. Je t'en dirai plus long à notre prochaine rencontre.

MOLL FLANDERS. — Cela ne nous sert à rien de chercher à gagner du temps. Au contraire, la situation va devenir de jour en jour plus difficile pour moi. J'aurais beau lanterner Robin, il faudra bien finir par lui répondre oui ou non.

LE FRÈRE AINÉ. — Evidemment, tu as raison. Aussi je me demande, bien que ce soit une solution qui me coûte gros et qui peut te paraître étrange à première vue, si ce que tu n'as pas de mieux à faire est de te laisser épouser.

MOLL FLANDERS. — Oh! comment oses-tu seulement y penser!

LE FRÈRE AINÉ. — Ce n'est pas monstrueux, je te le jure. Je voudrais que tu y songes sérieusement. La famille serait enragée si elle découvrait la vérité. Ce serait ma ruine et la tienne aussi.

MOLL FLANDERS. — Voilà donc ta foi et ton honneur, ton amour et tes serments! Le déplaisir de tes parents passe avant tout!

LE FRÈRE AINÉ. — Je n'ai pas encore manqué à une seule promesse que je t'ai faite. Je me suis engagé à t'épouser quand je serais en possession de mes biens. Tu ne m'as jamais demandé de t'épouser plus fôt, car tu sais que ce serait ma ruine. Pour le reste, je ne t'ai manqué en rien, tu n'as manqué de rien.

MOLL FLANDERS. — Comment peux-tu me proposer de te quitter, alors que tu ne m'as pas abandonnée? Ne t'ai-je pas montré autant d'affection et d'amour que tu m'en as donné? Le sacrifice que je t'ai fait de mon honneur et de ma chasteté, n'est-ce pas une preuve que je te suis attachée par des liens trop forts pour être brisés?

LE FRÈRE AINÉ. — Ce qui a changé, ma chérie, c'est que tu peux maintenant obtenir une position honorable et sûre que je suis incapable de t'offrir. Le souvenir de ce que nous avons fait sera enseveli sous un silence éternel. Tu conserveras toujours mon respect et mon affection sincères, d'une manière parfaitement convenable à l'égard de mon frère. Tu deviendras ma chère sœur comme tu es maintenant ma chère...

MOLL FLANDERS. — Ta chère maîtresse. Tu aurais aussi bien pu le dire : je te comprends. Ils sont loin, les longs discours que tu m'as tenus et les nombreuses heures que tu as consacrées à me persuader que je pouvais me croire une honnête femme; que j'étais ton épouse d'intention, sinon aux yeux du monde, et que notre mariage était aussi effectif que s'il avait été béni en public par le pasteur.

LE FRÈRE AINÉ. — Je n'ai jamais dit le contraire...

MOLL FLANDERS. — Veux-tu me vendre à ton frère? Peux-tu vendre mon affection? Peux-tu m'ordonner de cesser de t'aimer, toi, et l'aimer, lui? Est-ce en mon pouvoir, croi d'opérer un tel changement sur comma Non, je te serai toujours fidèle. Et si j'en réduite à cette extrémité, je préfère deme toute ma vie ta maîtresse plutôt que de d nir la femme de ton frère.

LE FRÈRE AINÉ. — Je ne me résigne pa bon cœur à te perdre, tu peux te l'imagi Mais une autre solution présente de telles naces pour toi — moi, ça n'a pas d'im tance, je n'entre pas en ligne de compte — je n'ai pas le droit de t'y exposer. Rema que nous ne serons pas séparés pour au Nous continuerons à nous voir tous les jo nous pourrons nous aimer comme des ami qui sait? avec plus de satisfaction que nous éprouvons maintenant, où nous sommes cesse sur le qui-vive. Je ne vois qu'un obstacle qui, s'il existait — et tu es seu pouvoir m'éclairer là-dessus — me ferait c ger d'avis...

MOLL FLANDERS, *soudain très lasse.* — n'as pas besoin de te faire de souci, je ne pas enceinte.

LE FRÈRE AINÉ. — Eh bien alors, ma rie, nous n'avons pas le temps de parler longtemps aujourd'hui. Penses-y de ton j'y réfléchirai du mien. Adieu.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Des disp semblables se répétèrent, ni lui ni mo voulant en démordre. Et si lui restait tou calme et poli, moi je m'exaspérais de plu plus, allant jusqu'aux larmes et à l'évan sement et parlant de suicide. Car, dès la mière fois, il ne me donna plus jamai seul baiser et je crois que je souffrais su de l'avoir perdu comme amant, car je l'ad jusqu'à une folie peu facile à concevoir. et si bien que je dus m'aliter, car je ne geais plus, faute de parvenir à avaler le petit morceau de viande ou de pain. Le m cin, ne me trouvant pas de maladie, et cause, ne put rien me prescrire et confia famille que ce devait être une fièvre bla c'est-à-dire le mal d'amour. Pendant q reposais dans ma chambre, ce diagnostic voqua de l'effervescence dans la salle à ger.

Bruit d'un repas auquel participen sieurs convives.

LA MÈRE. — Hélas! la pauvre fille! je qu'elle ne se rétablisse jamais.

LE FRÈRE AINÉ. — Le docteur dit q n'est pas une maladie, ma mère.

LA MÈRE. — Qu'est-ce que c'est alors

LE FRÈRE AINÉ. — Il paraît qu'elle est reuse.

LA MÈRE. — Je n'en crois rien.

LA SŒUR AINÉE. — On a fait un tel va sur ce qu'elle était si jolie, et si char et sur je ne sais tout quoi, et en sa pr encore bien, que la gamine en a eu tournée.

LE FRÈRE AINÉ. — Elle est très jolie, a pas d'erreur.

LE FRÈRE CADET. — Oui, et bien

ie toi, ma sœur, et c'est ce qui te mortifie.

LA SŒUR AINÉE. — Bon, bon, là n'est pas la uestion. La fille est jolie et elle le sait joli- ent bien. On n'a pas besoin de le lui dire our la rendre vaine.

LE FRÈRE AINÉ. — La question n'est pas de voir si elle est vaine, mais si elle est amou- use de quelqu'un.

LE FRÈRE CADET. — Je voudrais qu'elle soit moureuse de moi : je la guérirais vite.

LA MÈRE. — Qu'entends-tu par là, mon fils? omment peux-tu parler ainsi?

LE FRÈRE CADET. — Comment, ma mère, pen- z-vous que je laisserais la pauvre fille mourir amour, et pour quelqu'un qu'elle a sous la ain, encore?

[LA SŒUR CADETTE. — Fi! Robin, voudrais-tu mbarrasser d'une créature qui n'a pas un ou vaillant au monde?

LE FRÈRE CADET. — De grâce, mon enfant, beauté est une dot et la bonne humeur avec et une double dot. Je te souhaite d'en pos- der pour ta dot la moitié de ce qu'elle a.

LA SŒUR AINÉE. — En tout cas, si Molly n'est as amoureuse, mon frère l'est. Je me demande il ne s'en est pas ouvert à elle; je garantis u'elle ne dira pas non.

LE FRÈRE CADET. — Celles qui cèdent quand les en sont priées sont un degré au-dessus de elles qu'on n'a jamais priées de céder, ma œur; et deux degrés au-dessus de celles qui èdent avant d'être priées; et voilà une ré- onse pour toi, ma sœur.

LA SŒUR AINÉE. — Insolent! Au lieu de faire joli cœur auprès d'une fille de rien, tu ferais ieux d'être poli avec tes propres sœurs. Vous e trouvez pas, maman, qu'il est temps que ette donzelle quitte la famille? Enfin, je veux ire quand sa santé le permettra?

LA MÈRE. — Allons, ne vous disputez pas, il 'y a pas de quoi.

LE FRÈRE CADET. — Vous avez raison, ma ère. Ce n'est pas la faute de miss Molly si es sœurs n'ont pas d'amoureux, si elles ont jamais été demandées en mariage et si les sont obligées de faire les premiers pas ers les jeunes gens.

LES DEUX SŒURS, *ensemble.* — Menteur! sale enteur!

LE FRÈRE CADET. — Très bien, si je suis un enteur, je ne froisserai personne en consta- nt que miss Molly est plus jolie, qu'elle est ujours de meilleure humeur, qu'elle chante ieux, qu'elle danse mieux; enfin que, lorsque ous avons un invité, il ne s'occupe des filles e la maison que pour leur dire bonjour et u revoir, et n'arrête pas de faire la conver- ation avec miss Molly.]

LA SŒUR CADETTE. — Vous voyez bien, ma- an, qu'il faut la flanquer à la porte!

LA MÈRE. — Je ne peux pas faire ce tort cette pauvre fille parce que votre frère di- ague.

LA SŒUR AINÉE. — Je suis sûre qu'il lui fait cour en cachette.

LA MÈRE. — Et moi je sais bien que non, car ai posé la question à Molly et elle m'a ré- ondu avec une sincérité dont je ne veux pas douter qu'il n'y avait rien entre Robin et elle.

LE FRÈRE CADET. — Elle se trompe. Je lui ai dit que je l'aimais mais je n'ai jamais réussi à faire croire à la coquine que j'étais sérieux.

[LA MÈRE. — Personne de bon sens ne pourrait croire que tu es sérieux de parler ainsi à une pauvre fille dont tu connais la situation. Puisque l'occasion s'en présente, réponds-moi à ton tour en toute franchise : y a-t-il quelque chose là-dessous ou non? Es-tu vraiment fou ou ne l'es-tu pas?

LE FRÈRE CADET. — Je vous parle aussi sincèrement qu'un homme sur le point d'être pendu. Si miss Molly consentait à dire qu'elle veut m'épouser, je la prendrais demain matin à jeun au lieu du petit déjeuner et je dirais : « Ce que j'ai, je le garde. »

LA MÈRE, *très triste.* — Eh bien, voilà un fils de perdu.

LE FRÈRE CADET. — J'espère bien que non, ma mère, un homme n'est pas perdu quand une bonne épouse l'a trouvé.

LA MÈRE. — Enfin, mon enfant, c'est une mendiante!

LE FRÈRE CADET. — Elle a d'autant plus besoin de charité, je l'enlèverai à la charge de la paroisse et nous irons mendier ensemble.

LA MÈRE. — C'est mal de plaisanter sur de pareils sujets.

LE FRÈRE CADET. — Je ne plaisante pas. Nous viendrons et mendierons votre pardon, madame, et votre bénédiction et celle de mon père.]

LA MÈRE. — Si tu es sérieux, tu es perdu.

LE FRÈRE CADET. — J'ai peur que non, car je crains vraiment que Molly me refusera. Après toutes les colères et les mépris de mes sœurs, je ne serai jamais capable de la persuader de m'épouser.

LA SŒUR CADETTE. — En voilà une belle invention. Miss Molly n'est pas une folle, elle aussi. Crois-tu qu'elle a appris à dire non, plus que n'importe qui?

LE FRÈRE CADET. — Non, madame la moqueuse. Miss Molly n'est pas folle. Mais miss Molly peut être engagée ailleurs, et alors quoi?

LA SŒUR AINÉE. — Qui d'autre cela pourrait-il être? Elle ne sort jamais. Non, ce doit être sûrement entre vous.

LE FRÈRE CADET. — Je n'ai rien à y redire. J'ai été assez interrogé. Demandez plutôt à mon frère, depuis le temps qu'il nous écoute sans ouvrir la bouche.

LE FRÈRE AINÉ. — De grâce, ne m'endosse pas tes histoires. Je ne mange pas de ce pain-là. Je n'ai rien à voir avec miss Molly, ni avec aucune des miss Molly de la paroisse.

Il s'en va.

LA MÈRE. — Ecoute, Robin, je ne sais plus où j'en suis. As-tu, oui ou non, demandé à Moll de t'épouser?

LE FRÈRE CADET. — Depuis sa maladie, je l'ai attaquée cinq fois en bonne et due forme et j'ai été battu. La coquine ne veut capituler qu'à une condition, à laquelle je ne puis souscrire.

[LA MÈRE. — Je ne te comprends pas. Explique-toi. Elle exige un douaire?

LE FRÈRE CADET. — Elle n'exige pas plus de douaire que je ne veux de dot.

LA SŒUR CADETTE. — Vous voyez, ma mère, il est impossible de parler sérieusement avec lui. Il ne donne jamais une réponse franche.

LE FRÈRE CADET. — Il y a deux sortes de gens, ma mère, avec qui il n'y a pas moyen de discuter : avec les sages et avec les fous. C'est excessif que je doive lutter à la fois contre les deux.

LA SŒUR AINÉE. — Nous devons être folles, en effet, pour croire qu'il a demandé à miss Molly de l'épouser et qu'elle l'a refusé.

LE FRÈRE CADET. — Quand ton frère dit à ta mère qu'il l'a demandée pas moins de cinq fois et qu'elle m'a refusé en mettant une condition impossible, m'est avis qu'une jeune sœur ne doit pas mettre en doute ma parole.]

LA MÈRE. — Voudras-tu nous dire quelle est cette fameuse condition?

LE FRÈRE CADET. — [Je l'aurais déjà fait si ces taquines ne m'avaient pas ennuyé en m'interrompant.] La condition est que j'amène mon père et vous à consentir au mariage et, sans cela, elle ne veut jamais avoir affaire à moi. J'espère que mes ardentes sœurs auront là de quoi rougir un peu.

LA MÈRE. — S'il en est ainsi, nous avons fait tort à Moll et elle s'est conduite mieux que ne l'ai jamais espéré.

LA SŒUR AINÉE. — Oui, il faut reconnaître qu'elle a très bien agi.

LA MÈRE. — Une telle réponse montre plus de respect pour votre père et pour moi que je n'étais en droit d'en attendre, et j'en estime Moll davantage.

LE FRÈRE CADET. — Mais moi pas! à moins que vous ne donniez votre consentement.

LA MÈRE. — J'y réfléchirai encore. S'il n'y avait pas d'autres objections, sa conduite ferait beaucoup pour m'amener à le donner.

MOLL FLANDERS, *vieille*. — Maintenant que chacun croyait savoir de quoi il retournait, le frère aîné n'eut pas de peine à convaincre sa mère qu'elle aurait tort de s'opposer à ce mariage. Elle était déjà fort ébranlée; avant de se prononcer, elle lui demanda pourtant de sonder une fois de plus mes intentions et de s'assurer que je ne jouais pas une habile comédie pour pénétrer dans la famille. On pense bien qu'il ne demandait pas mieux.

On frappe à une porte et on ouvre sans attendre la réponse.

LA MÈRE. — Bonjour, Moll, comment allez-vous aujourd'hui?

MOLL FLANDERS. — Un peu mieux, madame, mais je me sens toujours aussi faible.

LA MÈRE. — Je vous amène mon aîné, qui a à vous parler. Soyez aussi sincère avec lui qu'avec moi-même. Confiez-vous à lui et je suis certaine que vous ne tarderez pas à retrouver vos bonnes couleurs.

MOLL FLANDERS. — Je vous obéirai, madame.

La porte se ferme.

LE FRÈRE AINÉ. — Tu n'es pas content me revoir?

MOLL FLANDERS. — Oh! si! Tu ne m'em ses pas?

LE FRÈRE AINÉ. — Ma chère enfant, sommes arrivés à un moment décisif. D seule va dépendre que tu sois heureus misérable pour le reste de tes jours.

MOLL FLANDERS. — Et toi?

LE FRÈRE AINÉ. — Si tu es misérable, serai aussi, cela va de soi. Les choses beaucoup plus avancées que tu ne te l'i nes. Non seulement ma mère consent à mariage avec Robin, mais elle est d'ac pour ne pas en informer mon père, qui rester encore à Londres plusieurs sema Elle veut faire célébrer la cérémonie sec ment et annoncer la nouvelle seulemen retour de mon père, qui n'aura plus qu'à *amen*.

MOLL FLANDERS. — Mais je n'aime pas bin, je n'ai pas la plus petite dose d'affe pour lui! C'est toi que...

LE FRÈRE AINÉ. — Laisse-moi terminer chère. Considère ce que ce sera d'épouse gentilhomme de bonne maison, avec le co tement de la famille, et de jouir de to que le monde peut t'offrir; et par comp son, ce que ce sera d'être perdue de ré tion et méprisée de tous.

MOLL FLANDERS. — Tu seras là pou soutenir...

LE FRÈRE AINÉ. — Je ne t'abandonnera il n'en est pas question. Je resterai to secret tant que tu vivras. Pourtant, com resterai toujours suspect, tu auras peur voir et j'aurai peur de te rencontrer.

MOLL FLANDERS. — Songe à ce que avons été l'un pour l'autre!

[LE FRÈRE AINÉ. — Je te serai toujou connaissant du bonheur que tu m'as Je resterai ton débiteur aussi longtemp je vis et je te paierai cette dette aussi temps que je serai en mesure de le fair

MOLL FLANDERS. — Je n'en demand plus.]

LE FRÈRE AINÉ. — Je serai toujour ami. Pourquoi cela t'empêcherait-il de nir ma sœur? Ce qui s'est passé entre sera enterré. Nous aurons ainsi le côt nête d'une liaison sans avoir de repro nous faire. Pour te prouver que je su cère, voici cinq cents louis, en répa pour les libertés que j'ai prises avec que nous considérerons comme les for notre vie, dont il y a espoir que nou repentions.

MOLL FLANDERS. — Je ne veux pas m'aimes comme une sœur! Je veux m'aimes comme avant!

LE FRÈRE AINÉ. — Là, quoi qu'il m'en je dois t'avertir que c'est impossible.

MOLL FLANDERS. — Tu vois bien, m'aimes plus. Dis-le moi en face au m'assommer avec tes raisonnements prêches.

LE FRÈRE AINÉ. — Je t'aime autant mais. J'avouerai même que tu ne m'as

-rue aussi désirable qu'en ce moment, avec s yeux rouges, tes joues creuses et tes cheeux décoiffés.

MOLL FLANDERS. — Eh bien alors, qu'est-ce ue tu attends?

LE FRÈRE AINÉ. — Le sentiment de la vertu e m'a pas abandonné au point d'admettre coucher avec une femme à qui mon frère it la cour et qui, pour autant que je sache, ut devenir un jour son épouse légitime. Je ois t'avertir : même si tu refuses ta main à ton frère, dorénavant je ne me permettrai lus de te voir. Je t'aiderai dans toute la esure de mes moyens, comme je te l'ai prois, mais il ne faut plus compter que nous ons des rapports que nous ne puissions pas econnaître publiquement le jour de tes noces.

[MOLL FLANDERS. — Mais c'est toi qui as romis de m'épouser!

LE FRÈRE AINÉ. — Je n'en disconviens pas. ue veux-tu? Le cours des événements a rendu et engagement caduc, sans qu'il y ait de ma aute, puisque de toute manière je ne saurais e tenir avant une date à laquelle, selon toute robabilité, tu seras déjà l'épouse de mon rère.]

MOLL FLANDERS, *vieille.* — J'aperçus alors un anger que je n'avais pas envisagé auparavant: 'était d'être abandonnée par tous les deux et e rester seule au monde pour me tirer d'afaire. Bref, je me laissai traîner à l'église omme un condamné à l'échafaud. Je dois ourtant reconnaître que Robin fut un très on mari pour moi. Mais son frère, tant qu'il écut avec nous, m'offrait une tentation conînuelle. Bien qu'il ne me témoignât jamais a moindre tendresse après le mariage, je commis chaque jour en intention l'adultère et l'inceste avec lui, ce qui était aussi coupable que si j'avais consommé le péché. J'attendis pourtant qu'il se mariât à son tour pour convaincre mon mari d'habiter Londres. C'est là qu'il mourut, après cinq ans, me laissant veuve avec deux enfants que je confiai aussitôt à la garde de leurs grands-parents. Soit dit en passant, c'est tout ce qu'ils eurent de miss Molly, car ils n'entendirent plus jamais parler de moi.

Me voilà sur le pavé de Londres, débarrassée de toute attache, toujours jeune et jolie, avec passablement d'argent en poche, et pas peu fière de ma personne. Aussi je ne refusai pas ma main à un marchand de toiles, parce qu'il tranchait du gentilhomme et menait la vie à grandes guides. Je l'y aidai si bien que, deux ans plus tard, mon mari fit faillite et fut incarcéré en prison pour dettes. C'est là qu'il me demanda de venir le voir.

LE SECOND MARI. — Eh bien, ma chère, nous nous retrouvons dans un triste endroit.

MOLL FLANDERS. — Je n'en suis pas trop surprise, après toutes les folies que nous avons faites.

LE SECOND MARI. — Ne les regrettons pas : nous avons pris du bon temps ensemble.

MOLL FLANDERS. — Je ne vous adresse aucun reproche, mon cher.

LE SECOND MARI. — Vous le pourriez, car j'ai fait l'idiot en me laissant mettre la main au collet, ce que j'aurais pu éviter. Maintenant, les commissaires vont saisir le peu qui nous reste et le vendre au profit de mes créanciers. Je ne voudrais pas vous voir réduite à la misère.

MOLL FLANDERS. — C'est aimable à vous de songer à mon avenir.

LE SECOND MARI, *faisant tinter un trousseau de clés sur une table.* — Voici les clefs du magasin. Allez-y directement en sortant d'ici, les commissaires peuvent s'y amener d'une heure à l'autre. Vous y trouverez pour deux ou trois cents louis de marchandises qui ne sont pas trop encombrantes et que vous revendrez sans peine.

[MOLL FLANDERS. — Qu'est-ce que je dois en faire?

LE SECOND MARI. — Cachez-les où vous voudrez, mais pas chez vous. De toute manière, il vaut mieux que vous quittiez notre domicile et que vous vous réfugiez sous un autre nom en province ou dans un faubourg. Les commissaires auraient parfaitement le droit de vous arrêter...

MOLL FLANDERS. — Moi? je n'ai rien fait de mal!

LE SECOND MARI. — ... pour avoir bénéficié de mes dilapidations. Mieux vaut être sur vos gardes. Ah! voici encore une reconnaissance pour vingt pièces de fine toile de Hollande que j'ai mises en gage pour trente louis. Elles en valent plus de cent, pour peu que vous vous donniez la peine de les vendre une à une à des particuliers.

MOLL FLANDERS. — Et vous, qu'allez-vous devenir?

LE SECOND MARI. — Ne vous inquiétez pas pour moi. Je n'ai pas l'intention de moisir ici. Il se pourrait même que je passe sur le continent avant peu. Aussi, je tiens à vous dire, ma chère, au cas où nous nous verrions pour la dernière fois, à quel point je regrette d'avoir perdu l'argent que vous m'avez apporté. Je serais fâché d'aggraver encore mes torts envers vous en constituant un obstacle au redressement de votre fortune. Quand vous apprendrez que j'ai quitté l'Angleterre, considérez-moi comme mort. Je m'engage sur l'honneur à ne jamais revenir troubler votre vie. Telle que je vous connais, vous n'aurez pas de peine à trouver un nouveau mari, qui vous rendra plus heureuse que je n'ai été capable de le faire.]

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Vous voyez qu'il me traita gentiment jusqu'au bout, sauf qu'il dépensa tout ce que j'avais et me laissa voler ses créanciers pour garder de quoi vivre. Le lendemain, j'appris qu'il avait réussi à s'évader de la prison la nuit même et depuis lors, je n'en entendis plus jamais parler.

Je me trouvais maintenant dans une situation fort délicate. Un bon mari était pour moi la chose la plus nécessaire au monde. Or, si j'étais toujours aussi bien élevée, spirituelle, élégante, belle et même désirable, les épouseurs, quand ils parlaient de moi, n'avaient qu'une phrase à la bouche : « Bref, disaient-ils, la veuve n'a pas d'argent. » Aussi je fus fort aise de recevoir la proposition d'un planteur de Virginie, qui ne

roulait pas sur l'or à Londres, mais qui m'assura que, là-bas, je mènerais la vie d'une princesse. Après la cérémonie, nous embarquâmes à bord du navire avec quantité de bons meubles, provision de linge et de vêtements et une bonne cargaison à vendre là-bas. A notre arrivée à la plantation, nous fûmes reçus par la mère de mon mari avec toutes les démonstrations de la tendresse et de l'affection. Je passai là sept ans qui furent les plus heureux de ma vie et je donnai trois enfants à mon mari, dont l'un mourut en bas-âge. J'avais beaucoup de plaisir à bavarder avec ma belle-mère, qui était une vieille femme très agréable, de bonne compagnie et qui connaissait quantité d'histoires sur le pays et sur les gens.

LA BELLE-MÈRE. — Je t'assure : le major Rodrick en est un...

MOLL FLANDERS. — Non, ce n'est pas possible!...

LA BELLE-MÈRE. — Et le juge Bantling en est un autre.

MOLL FLANDERS. — Lui, avec ses favoris noirs et qui a toujours des citations de l'Ecriture Sainte plein la bouche! Non, je ne vous croirai jamais!

LA BELLE-MÈRE. — Cela n'a rien d'étonnant, ma fille. La moitié des colons qui sont ici ont été déportés d'Angleterre après avoir été condamnés à la potence et grâciés à condition d'accomplir aux colonies leur peine de travaux forcés. Quand ils arrivent, les planteurs les achètent à la Couronne et ils travaillent aux champs jusqu'à l'expiration de leur peine. Alors, ils reçoivent du gouvernement quelques acres de terre, les commerçants leur avancent à crédit des outils et des vêtements et se paient sur leur récolte; pour peu qu'ils soient travailleurs et courageux, en quelques années, le tabac les enrichit et ils deviennent officiers des troupes régulières, conseillers communaux, juges de paix...

MOLL FLANDERS. — Vous voulez me faire croire que le major Rodrick et le juge Bantling ont été marqués dans la main par le fer du bourreau?

LA BELLE-MÈRE. — Ils n'ont pas honte de l'avouer quand on le leur demande.

MOLL FLANDERS. — Je m'en serais bien aperçue, si c'était vrai.

LA BELLE-MÈRE. — Et cela, tu t'en es aperçue depuis le temps que nous vivons ensemble?

MOLL FLANDERS. — Quoi, mère! Ne me dites pas.. Non, ce ne peut être la marque d'un fer rouge dans votre paume...

LA BELLE-MÈRE. — Bien sûr que si. Tu ne dois rien voir là d'étrange, ma fille. Autrefois, j'ai fréquenté à Londres une bien mauvaise compagnie; il en est résulté que j'ai été considérée comme une criminelle et que j'ai été condamnée à la déportation.

MOLL FLANDERS. — Vous qui êtes si bonne et si honnête!

LA BELLE-MÈRE. — Ces aventures se sont passées avant ta naissance et il y a longtemps qu'elles ne me donnent plus aucun souci. Même, je me les rappelle avec satisfaction, car ce sont elles qui m'ont amenée ici, où j'a la chance de tomber dans une très bonn mille. Mon maître, ayant perdu sa femme tarda pas à m'épouser. C'est le père de mari. Mais voilà plus de seize ans qu suis veuve et j'ai si bien travaillé que la grande partie des terres sont ma propriété sonnelle et non celle de mon fils.

MOLL FLANDERS. — Vraiment, ma m j'étais à mille lieues de soupçonner tout

LA BELLE-MÈRE. — Mon fils en fait grand tère, en effet. Je trouve ce préjugé puéril. le Nouveau Monde, grâce au ciel, ne compte ce que vous êtes et personne ne se soucie d que vous avez été et, par exemple, que j'a fâcheusement connue sous le nom de...

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Quand j'ente ce nom, je crus que j'allais m'évanouir. Ca ne pouvais plus douter maintenant que femme était ma propre mère et que j' l'épouse de mon frère dont j'avais deux fants vivants. J'étais maintenant la plus heureuse de toutes les femmes du monde : de mon pays natal, sans personne à qui confier ou auprès de qui chercher appui vant en concubinage et en inceste. J'en vai à prendre mon mari en grippe. Du il devint capricieux, jaloux et désagré C'est que j'avais en horreur l'idée de cou avec lui, et je recourais à mille prétexte maladie ou de caprice pour l'empêche me toucher, ne craignant rien plus d'être enceinte de nouveau. Les choses en rent si loin que la vie commune devin enfer.

LE PLANTEUR. — C'est insupportable. Je tre éreinté après avoir passé des heur cheval sous un soleil de plomb. A peine franchi le seuil de la maison, voilà qu m'assailles de tes plaintes et de tes réc nations avant même que j'ouvre la bo Je voudrais bien savoir une fois pour t ce qui ne va pas.

MOLL FLANDERS. — Tu ne te rends compte à quel point tu as changé toi-mêm es tout différent de l'homme que j'ai épo

LE PLANTEUR. — Je voudrais bien savo quoi.

MOLL FLANDERS. — Tu profites de ce ne connais personne ici et que je ne à qui m'adresser pour me faire rendre ju Tu me brutalises, tu es jaloux sans raiso

LE PLANTEUR. — Sans raison... c'est fa dire.

MOLL FLANDERS. — Parfaitement. Ma duite a été irréprochable.

LE PLANTEUR. — Il faudrait voir. Est-c tu trouves naturel que...

MOLL FLANDERS. — Je suis bien déci ne plus le supporter. Aussi je te rappe promesse que tu m'as faite quand j'ai co à te suivre : si je ne me plaisais pas aux nies, tu me laisserais retourner en Angle

LE PLANTEUR. — Je n'ai jamais dit J'ai dit que nous retournerions dès qu affaires le permettraient. Et tu sais fort que ce n'est pas le cas.

MOLL FLANDERS. — Laisse-moi reto

toute seule, alors. Tu viendras me rejoindre quand tu le pourras.

LE PLANTEUR. — Quelle est cette invention?

MOLL FLANDERS. — Je ne supporte pas le climat.

LE PLANTEUR. — Balivernes! tu te portes comme un charme.

MOLL FLANDERS. — Je veux rentrer en Angleterre. J'en ai le droit, un point c'est tout.

LE PLANTEUR. — Halte là! pas sans mon consentement.

MOLL FLANDERS. — Puisque tu m'as promis de me le donner...

LE PLANTEUR. — Enfin, ce n'est pas sérieux. Qu'est-ce que tu feras des enfants?

MOLL FLANDERS. — Ta mère les élèvera fort bien.

LE PLANTEUR. — Déjà tu étais une épouse désagréable, voilà que tu deviens une mère dénaturée. Abandonner tes enfants! comment peux-tu seulement en concevoir l'idée sans te faire horreur à toi-même?

MOLL FLANDERS. — Il n'y a rien d'horrible à ce que des enfants soient élevés par leur grand-mère. Cela se voit tous les jours.

LE PLANTEUR. — Sérieusement, je me demande si tu ne deviens pas folle.

MOLL FLANDERS. — Parce que je veux revoir mon pays natal, retrouver mes amis, vivre dans une grande ville et non pas dans une ferme perdue où l'on peut passer des mois sans voir un visage nouveau?

LE PLANTEUR. — Tu ne me traites pas comme un mari et tu ne parles pas de tes enfants comme si tu étais leur mère. Je t'ai manifesté toute la tendresse que tu étais en droit d'attendre. Même dans ces interminables discussions avec lesquelles tu m'empoisonnes depuis des mois, j'ai toujours conservé un calme dont je m'étonne. Pourtant tu n'arrêtes pas de me traiter comme un chien. Je ne voudrais pas user de violence à ton égard, mais si tu m'y obliges...

MOLL FLANDERS. — Vas-y! Bats-moi. Il ne manquait plus que cela!

LE PLANTEUR. — Non, mais si tu continues, je te ferai enfermer dans un asile jusqu'à ce que tu comprennes mieux tes devoirs.

MOLL FLANDERS. — Si tu veux me voir devenir enragée, tu n'as qu'à répéter cette menace. Je suis décidée à retourner en Angleterre, que tu y consentes ou non. Quant à ne pas te traiter comme un mari et à ne pas me montrer une mère pour mes enfants, il y a là quelque chose que tu ne peux pas comprendre, en effet. Aussi, pour ton édification personnelle, apprends que tu n'es pas mon mari légitime, et que mes enfants ne sont pas légitimes non plus et que j'ai mes raisons pour ne pas vous traiter mieux que je ne le fais!

LE PLANTEUR. — Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce que tu veux dire?

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Mon mari — ou plutôt, mon frère, car en moi-même je ne lui donnais plus d'autre nom — eut comme une sorte d'attaque. Il frissonnait. La sueur ou les larmes lui coulaient sur la figure, puis il vomit. Pendant plusieurs jours, il fut la proie d'une violente fièvre. Elle finit par se dissiper. Mais alors il ne me laissa plus un instant en repos pour découvrir ce que signifiait l'aveu que je lui avais fait et dont il ne parvenait pas à comprendre la signification. Il revint à la charge un soir que nous étions assis et causions très amicalement sous une petite tente qui servait de tonnelle à l'entrée du jardin, pendant que les noirs chantaient devant la porte de leurs cabanes.

[LE PLANTEUR. — Tu m'en as trop dit, ou pas assez.

Musique de blues à l'arrière-plan.

MOLL FLANDERS. — J'ai eu tort, c'est vrai. Mais tant que tu n'en sais pas plus, je suis seule à être malheureuse.

LE PLANTEUR. — Si tu crois que le doute n'est pas plus torturant, tu te trompes.

MOLL FLANDERS. — Je te jure que te laisser dans l'ignorance, c'est ce que je peux faire de plus gentil pour toi.

LE PLANTEUR. — Je ne sais pas ce que je donnerais pour savoir ton secret.

MOLL FLANDERS. — Alors, nous allons nous entendre. Donne-moi par écrit que si tu ne trouves pas que je suis en faute, tu ne me blâmeras pas, tu ne me maltraiteras pas, tu ne m'insulteras pas...

LE PLANTEUR. — Voilà la demande la plus raisonnable du monde. Je te l'écris sur-le-champ et je la signe de mon nom.

Sa plume d'oie gratte le papier.

MOLL FLANDERS. — Ne signe pas encore. Il y a une seconde condition. C'est que tu ne me blâmeras pas de ne pas t'avoir découvert le secret avant de le connaître moi-même.

LE PLANTEUR. — Très juste aussi.

MOLL FLANDERS. — Alors la dernière condition : tu t'engages à n'en parler à personne, excepté à ta mère.

LE PLANTEUR. — Volontiers! C'est bien tout? Je date et je signe.

MOLL FLANDERS. — Comme tu vas entendre la nouvelle la plus inattendue et la plus surprenante, promets-moi de la recevoir avec calme et de ne pas te laisser entraîner par la colère.

LE PLANTEUR. — Je ferai de mon mieux. Ne me tiens pas plus longtemps en suspens, car tu me terrifies avec tes commentaires.

Fin du blues.]

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Je lui racontai toute l'histoire. Il ne m'interrompit pas une seule fois, pas même par une exclamation. Mais quand j'eus fini, je vis qu'il était pâle et qu'il avait l'air égaré.

LE PLANTEUR. — C'est une terrible surprise pour moi. Pourtant, j'y vois un remède qui mettra fin à toutes les difficultés, sans que tu retournes en Angleterre.

MOLL FLANDERS. — Ce serait encore plus etrange que le reste.

LE PLANTEUR. — Non, non, ce sera facile. Il n'y a pas d'autre obstacle que moi-même.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Je ne compris pas, d'abord; je crus qu'il avait perdu un

peu la tête. Le soir même, il en vint au point d'attenter à sa vie; par bonheur, un esclave nègre entra dans sa chambre, coupa la corde et le rappela à la vie. Je mis alors au courant sa mère, qui ne fut pas peu surprise, croyez-le bien, d'apprendre qu'elle était aussi la mienne. En joignant nos efforts, nous réussîmes à le calmer et à le convaincre de me laisser partir avec une bonne cargaison dont la vente me procura cinq cents louis et bien fournie de vêtements et de linge.

Me voilà de nouveau à Londres, prête à recommencer ma vie avec ce fonds. Je pris soin de me faire passer aux yeux du monde pour mieux que je n'étais, à savoir pour une riche veuve de Virginie. C'est ainsi que je fis la connaissance, dans la pension où j'habitais, d'une dame du Lancashire.

LA DAME DU LANCASHIRE. — Vous ne trouvez pas, ma chère, que Londres est un endroit dispendieux et extravagant?

MOLL FLANDERS. — Vous savez, aux colonies, tout est encore beaucoup plus cher.

LA DAME. — Evidemment, avec votre fortune, vous n'avez pas besoin d'y regarder.

MOLL FLANDERS. — Oh, cela ne m'amuse pas de dépenser plus de cent louis par an. Je ne peux pourtant pas me priver d'avoir des domestiques, d'être décemment vêtue et de recevoir mes amis.

LA DAME. — Chez nous, dans le Nord, la vie coûte à moitié rien. Tout s'y trouve en abondance et y est d'un bon marché!

MOLL FLANDERS. — J'ai beau ne plus être toute jeune, je ne vais pas m'ensevelir dans la retraite sans y être contrainte par la nécessité.

LA DAME. — La bonne société du Lancashire est nombreuse et fort agréable à fréquenter, je vous assure. Ce ne sont que réceptions, bals, chasses à courre. L'on va d'un château à un autre et on y est toujours reçu à bras ouverts, surtout quand on a votre tournure et votre esprit, ma chère.

MOLL FLANDERS. — Personne ne me connaît, là-bas.

LA DAME. — Je vous présenterai. Je suis introduite partout! Ma sœur vit toujours près de Liverpool. Je dois la rejoindre dans deux mois. Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas? Vous resteriez chez nous pendant un mois ou même plus, le temps de voir si la région vous plaît.

MOLL FLANDERS. — Je ne peux pas vivre à la charge de votre sœur pendant tout ce temps.

LA DAME.— Si ma sœur n'a pas la place pour vous loger, elle trouvera dans le voisinage une famille agréable qui accepte des pensionnaires. Venez avec moi, ce sera tellement amusant! Et j'y songe : à cette époque, celui de mes frères qui est resté célibataire revient d'Irlande, où il possède de grandes propriétés. Il sera ravi de faire votre connaissance. Vous verrez : c'est un gentilhomme accompli. Je suis certaine qu'il vous plaira beaucoup.

MOLL FLANDERS, *vieille*. — Décidée à faire ce voyage, je me trouvai avec un souci de plus. Le peu que j'avais au monde était en argent. Le conserver sur moi ou le mettre banque et emporter la reconnaissance me raissait également imprudent. Car je redout d'être volée, ou peut-être même assassinée celui qui voudrait s'emparer de mon bi Je finis par me confier à un employé de b que avec qui j'avais eu affaire et dont la p sionomie honnête confirmait une réputati qui était partout excellente. Il me donna r dez-vous chez lui le soir.

L'EMPLOYÉ. — Pourquoi ne prendriez-v pas un gérant, madame, qui puisse s'occupe la fois de vous et de l'argent? Alors, vous riez débarrassée de tout souci.

MOLL FLANDERS. — Je n'ai pas dessein me remarier si vite, monsieur. C'est un gér pour l'argent seulement dont j'ai besoin.

L'EMPLOYÉ. — C'est dommage.

MOLL FLANDERS. — Je ne voudrais pas vous vous mépreniez sur le sens de ma marche. Si je me suis adressée à vous, ce n pas seulement parce que tout le monde m'a que je pouvais vous faire confiance, mais a parce que j'ai appris que vous étiez mari qu'ainsi nos relations futures ne prêterai pas à équivoque.

L'EMPLOYÉ. — Je suis marié sans l'être. une épouse, et pas d'épouse. Ce ne serait un péché de la souhaiter pendue, pour finir.

MOLL FLANDERS. — Je ne connais rien de tre vie privée, monsieur, mais ce ne peut innocent de souhaiter la mort de votre fem

L'EMPLOYÉ. —] Vraiment, madame, je pas l'intention d'en faire mystère, surtout à-vis de vous. Profitant de mon absence, femme a emporté tout ce qu'il y avait dans maison, est partie avec son amant et vit a lui depuis.

MOLL FLANDERS. — Voilà qui change faire. Puisque votre femme est à ce point honnête envers vous, vous êtes trop honnête la considérer encore comme votre femme. je n'ai point à m'en mêler.

L'EMPLOYÉ. — Vous voyez, madame, v êtes venue pour me demander conseil e vous servirai aussi fidèlement que si vous é ma propre sœur. Mais votre bienveilla m'engage à renverser les rôles et à vous mander conseil. Que doit faire un pauvre m trompé? Comment obtenir justice à l'égard cette catin?

MOLL FLANDERS. — Puisqu'elle s'est enf vous êtes débarrassé d'elle. Que pouvez-v désirer de plus?

L'EMPLOYÉ. — Je voudrais me débarras d'elle de manière à pouvoir me remarier.

MOLL FLANDERS. — Demandez le divorce vous pouvez prouver ce que vous dites, v l'obtiendrez certainement.

L'EMPLOYÉ. — C'est très ennuyeux et c teux.

MOLL FLANDERS. — Comment voulez-v qu'une honnête femme vous accepte aupa vant?

L'EMPLOYÉ. — Je voudrais que vous prouviez qu'une honnête femme pourrait m

cepter. Je vais le risquer. Voulez-vous de moi, madame?

MOLL FLANDERS. — Ce n'est pas une question honnête, après ce que vous m'avez confié. Non, pas moi. Nos relations sont d'une autre sorte.

[L'EMPLOYÉ. — Donnez-moi du moins un conseil.

MOLL FLANDERS. — Divorcez légalement d'abord. Vous trouverez alors assez d'honnêtes femmes à qui vous puissiez faire votre proposition.

L'EMPLOYÉ. — C'est entendu, je suivrai votre avis. Mais puis-je vous poser une question sérieuse auparavant?

MOLL FLANDERS. — N'importe laquelle, sauf celle que vous m'avez déjà posée.

L'EMPLOYÉ. — Votre réponse ne me convient pas, car c'est justement la question que je veux poser.

MOLL FLANDERS. — Vous avez déjà ma réponse à celle-là. Comment pourez-vous avoir si mauvaise opinion de moi de croire que je répondrais autrement avant le divorce? Y a-t-il une femme au monde qui puisse croire que vous êtes sérieux et que vous n'avez pas d'autre dessein que de vous moquer d'elle?]

L'EMPLOYÉ. — Bon, je n'en parlerai plus jusqu'à ce que j'aie obtenu le divorce. Mais préparez-vous à être mieux disposée quand ce sera fait. Car vous serez ma femme, ou je ne divorcerai pas du tout.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Il n'aurait rien pu dire au monde qui me plût mieux. Je jouai avec ce prétendant comme un pêcheur avec une truite. Trouvant qu'il était bien ferré à l'hameçon, je n'eus pas scrupule de chercher au Lancashire une proposition encore plus avantageuse comme m'y encourageait la dame qui m'invitait. Et après avoir donné ma parole à mon honnête gérant que je reviendrais à Londres aussitôt qu'il aurait obtenu le divorce, je partis avec mon amie.

Son gentilhomme de frère vint à notre rencontre en carrosse, tomba amoureux de moi au premier coup d'œil, me fit la cour, me combla de cadeaux, ne me posa pas une question sur ma fortune et m'assura que, dès notre mariage, il me reconnaîtrait en douaire de la bonne terre pour un revenu de six cents louis par an. J'avais maintenant perdu le pouvoir de dire non et je lui accordai ma main. Après une lune de miel passée dans la magnificence, mon nouveau mari parla d'embarquer pour l'Irlande.

LE GENTILHOMME. — Je suppose que la plus grande partie de vos biens, dont ma sœur me dit qu'ils consistent surtout en argent déposé à la Banque d'Angleterre, est assez en sûreté. Mais au cas où il serait nécessaire de le transférer, nous ferions mieux d'aller à Londres et de régler ces choses avant de traverser la mer.

MOLL FLANDERS. — Je n'ai aucune valeur à la Banque d'Angleterre! Vous n'insinuez pas que j'aie jamais prétendu en avoir?

LE GENTILHOMME. — Ne vous fâchez pas, ma chérie. Vous n'avez rien dit de semblable, je le reconnais volontiers. C'est ma sœur qui, d'une manière fortuite, m'a appris que la majeure partie de vos biens se trouve déposée à la banque. Et je le mentionne uniquement, ma chérie, afin que si vous aviez un paiement à faire ou un ordre à donner, nous n'ayons pas la corvée d'une traversée supplémentaire. N'en parlons plus.

MOLL FLANDERS. — Non, non, non. Il y a un malentendu et mieux vaut l'éclaircir tout de suite. Voulez-vous appeler votre sœur?

LE GENTILHOMME. — Certainement!... Sarah! Veux-tu venir?

LA DAME. — Me voici. Qu'y a-t-il?

MOLL FLANDERS. — Je veux vous demander, en présence de votre frère, si je me suis jamais vantée auprès de vous de ma fortune ou si j'ai jamais fait allusion à un dépôt que j'aurais à la Banque d'Angleterre.

LA DAME. — Vous m'avez dit plusieurs fois que vos biens étaient à votre disposition.

MOLL FLANDERS. — C'est vrai, mais je ne vous ai jamais dit que j'avais une fortune; non, pas même que j'avais cent louis, ou la valeur de cent louis au monde. Sinon, pourquoi vous aurais-je accompagnée dans le nord de l'Angleterre, rien que pour y vivre à bon marché?

LA DAME. — Tout le monde à la pension savait que vous aviez une grosse fortune et qu'elle était déposée à la Banque d'Angleterre.

MOLL FLANDERS. — Je crains, mon cher, qu'en vous faisant vous marier, on vous ait grandement abusé et qu'on vous ait causé un tort irréparable. Comme je n'y ai aucune part, je demande à être acquittée de ce chef. Que le blâme retombe là où il doit retomber et nulle part ailleurs, car je m'en lave les mains.

LE GENTILHOMME. — Quel tort puis-je avoir éprouvé, ma chérie, en vous épousant? Ce mariage tournera de toute manière à mon honneur et à mon avantage.

MOLL FLANDERS. — Simplement parce qu'il me reste en tout et pour tout trente-deux louis et un peu de monnaie : ce que je possédais quand vous avez demandé ma main et ce qui devait assurer mon entretien pendant un an ou deux.

LE GENTILHOMME. — Sarah! Abominable ordure! tu te rends compte de ce que tu as fait, idiote? Tu m'as complètement ruiné, crétine! Tu es venue me raconter qu'elle avait quinze mille louis. Est-ce vrai ou non? Et pourquoi? Pour gagner une commission de cinq cents louis! Est-il possible d'être aussi stupide!

LA DAME, *pleurnichant.* — La logeuse me l'avait dit... et une autre pensionnaire aussi... qu'est-ce que je pouvais savoir?

LE GENTILHOMME. — Tais-toi, ça vaudra mieux. Car il faut vous dire, ma chérie, que ce n'est pas du tout ma sœur. C'est une ancienne maîtresse que j'ai ramassée sur le trottoir, Dieu sait pourquoi, voici deux ans, et dont j'ai eu vite assez. Quand j'ai voulu me débarrasser d'elle, elle s'est accrochée à moi, en m'offrant de me rendre des services et de me procurer un beau mariage. Il est joli, le beau mariage! Quand je

songe que tu m'as extorqué cent louis à valoir sur ta commission! Cela ne va pas se passer comme ça. Je vais te couper la gorge, et te saigner à blanc...

Hurlement de la dame. Pas précipités. Porte qui claque.

MOLL FLANDERS. — Ne vous donnez pas la peine de courir après. Quand vous la battriez comme plâtre, nos affaires n'en seraient pas plus avancées.

LE GENTILHOMME. — Pour être franc, ma chérie, je crains que nous ne soyons ruinés tous les deux. Le peu que j'avais, ce démon me l'a fait dépenser pour vous faire la cour et paraître en cet équipage.

MOLL FLANDERS. — Comment? Vous aussi! C'est une fourberie infernale! Ainsi, si j'avais vraiment eu de l'argent, j'aurais été filoutée!

LE GENTILHOMME. — Filoutée est un terme excessif. Quinze mille louis nous auraient permis de vivre tous deux à notre aise. Je vous jure que je ne vous aurais pas fait tort d'un sou et j'aurais payé le reste en affection et en tendresse jusqu'à la fin de mes jours.

MOLL FLANDERS. — C'est bien triste que tant d'amour et de bonté ne nous servent à rien dans le cas présent, où nous sommes aussi démunis l'un que l'autre.

LE GENTILHOMME. — Je ne souffrirai pas en tout cas que vous soyez misérable par ma faute. Il me reste cinquante louis : prenez-les. De toute manière, ce n'est pas assez pour payer les dettes que j'ai contractées ici. Alors, que j'aille en prison pour un peu plus ou un peu moins...

MOLL FLANDERS. — Pour rien au monde je n'y toucherai. Je ne cherche pas à vous quitter parce que vous ne possédez ni le parc, ni les écuries, ni les chevaux, ni les fermiers, ni les domestiques, ni le château, ni les terres, dont vous m'avez tant parlé. Au contraire, proposez-moi une manière de vivre possible, je m'en contenterai, quelque retirée et frugale qu'elle soit.

LE GENTILHOMME. — Si les circonstances ne m'ont pas été favorables, j'ai été élevé en gentilhomme et je n'entends pas déroger. Il n'y a qu'une issue que j'envisage, mais il faut d'abord que vous répondiez à une question. Si vous ne voulez pas répondre, je n'insisterai pas.

MOLL FLANDERS. — Je vous dirai la vérité. Si elle vous plaira ou non, je n'en sais rien.

LE GENTILHOMME. — Si peu que vous ayez, est-ce que cela ne suffirait pas à nous faire vivre, fût-ce modestement?

MOLL FLANDERS. — Je n'avais pas déjà de quoi subvenir à mon entretien à Londres. Comment voulez-vous que nous nous en tirions à deux?

LE GENTILHOMME. — C'est bien ce que je craignais. Allons, n'y songeons plus. Il ne sert à rien d'être abattu. C'est déjà une bonne chose que vous ayez toute seule de quoi attendre des temps meilleurs.

MOLL FLANDERS. — Et vous?

LE GENTILHOMME. — J'irai ailleurs ten fortune.

[MOLL FLANDERS. — En Irlande, sans dou Dire que si je n'avais pas poussé tout à l'he les hauts cris et provoqué cette explicati vous auriez eu la cruauté de m'emmener bas, où nous nous serions trouvés dému de tout, ne connaissant personne, sans mê l'argent du retour.

LE GENTILHOMME. — Rassurez-vous, ma c rie, je n'ai jamais eu l'intention d'aller Irlande, encore moins de vous y entraîner. pris prétexte de ce départ pour nous éloig un peu de l'endroit où nous nous sommes r contrés et échapper à la curiosité de ceux m'avaient entendu jouer le rôle de gros p priétaire comme aux réclamations des fo nisseurs que je n'avais pas payés.

MOLL FLANDERS. — Mais où comptiez-v aller?

LE GENTILHOMME. — Un prétexte se ser bien présenté pour remettre notre traver et passer d'abord par Londres. Là, je vous rais confessé que j'avais en effet usé d'artifi pour surprendre votre consentement au r riage, j'aurais imploré votre pardon en v promettant de vous faire oublier le passé le bonheur des jours à venir.

MOLL FLANDERS. — J'ai bien peur que v m'auriez vite persuadée, si j'en juge par r chagrin de ne pas être en mesure, en réc pense de tant de bonne humeur, de me réc cilier avec vous et de passer l'éponge sur mauvais tour que vous m'avez joué.

LE GENTILHOMME. — Vous avez raison quoi cela nous avance-t-il de nous réconci puisque nous ne pouvons quand même vivre ensemble?]

MOLL FLANDERS, *vieille*. — Pourtant, n n'arrêtâmes pas de parler pendant le rest de la soirée et tard dans la nuit. Nous sions sans cesse de nouveaux projets, p constater quelques minutes plus tard qu étaient irréalisables, faute de mise de fon Enfin, il prit congé de moi en mari e m'endormis. Pendant mon sommeil, il qu l'auberge, me laissant cette lettre que je trou à mon réveil.

LE GENTILHOMME. — « Ma chérie, je suis brute. Je vous ai trompée, mais j'ai été am à le faire par une vile créature, contra ment à mes principes et à ma conduite h tuelle. Pardonnez-moi, ma chérie! Je sui plus misérable des hommes. J'ai été si reux de vous posséder et je suis mainten si malheureux de fuir loin de vous. N mariage n'est rien. Je ne serai jamais en sure de vous revoir. Je vous décharge de t obligation. [Si vous pouvez vous marier à v avantage, ne le refusez pas par égard moi. Je vous le jure ici sur ma foi, et su parole d'un homme d'honneur : je ne t blerai jamais votre repos. D'un autre côt vous ne vous mariez pas et si je revien meilleure fortune, je serai toujours à vous que vous soyez.] J'ai mis dans votre poch peu de l'argent qui me reste. J'espère suffira ici à vos dépenses sans entame

vôtre. De nouveau, j'implore sincèrement votre pardon et ferai de même aussi souvent que je penserai jamais à vous. Adieu, ma chérie, pour toujours! »

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Je tâtai ma poche et j'y trouvais dix louis, sa montre en or et deux petites bagues, l'une avec un diamant qui ne valait pas plus de six louis et l'autre un simple anneau d'or. Rien de ce qui m'est arrivé ne me perça le cœur aussi profondément que cet adieu. Je lui reprochai mille fois en pensée de m'avoir abandonnée, car je l'aurais suivi jusqu'au bout du monde, même si j'avais dû mendier mon pain. De sorte qu'après être restée plus de deux heures à contempler stupidement sans dire un mot les objets qu'il m'avait laissés je piquai une violente crise de larmes et me mis à crier à haute voix...

MOLL FLANDERS. — Oh! Jemmy! reviens! reviens! Je te donnerai tout ce que j'ai, je mourrai de faim avec toi.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — J'arpentais ma chambre dans ma frénésie, puis je m'asseyais, puis je marchais de nouveau, et puis je pleurais encore. Il était déjà plus de sept heures du soir, quand, à mon indescriptible surprise...

Des pas dans l'escalier. Une porte s'ouvre et claque.

LE GENTILHOMME. — Moll! Moll! es-tu encore là?

MOLL FLANDERS. — Mon chéri, comment as-tu pu me quitter?

LE GENTILHOMME. — Je ne suis pas allé bien loin, tu vois.

MOLL FLANDERS. — Du moment que tu es revenu...

LE GENTILHOMME. — ... et que tu n'es pas encore partie...

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Notre joie était trop grande pour les mots car elle explosa en baisers et en sanglots. Ce fut longtemps après que nous avons fini par retrouver l'usage de la parole...

LE GENTILHOMME. — A la première ville où nous sommes arrivés, j'ai vendu le carrosse et les chevaux, congédié les trois domestiques.

MOLL FLANDERS. — Pauvres garçons...

LE GENTILHOMME. — J'étais bien plus à plaindre qu'eux. Ils n'avaient qu'à se rendre au premier château offrir leurs services et moi, je ne savais où aller, ni que faire de moi.

MOLL FLANDERS. — A t'entendre, c'était moi la moins malheureuse, qui étais occupée à devenir folle dans cette chambre, à me ronger les poings!

LE GENTILHOMME. — J'ai pourtant continué ma route et quand je me trouvais dans la forêt de Delamere, à quatre lieues d'ici, j'ai entendu ta voix qui me criait de revenir.

MOLL FLANDERS. — Là, mon chéri, tu exagères. Je crie très fort, mais ma voix ne porte pas à quatre lieues.

LE GENTILHOMME. — Ne crois pas que je plaisante, si j'ai jamais entendu ta voix de ma vie, je l'ai entendue m'appeler à ce moment et j'avais même l'impression que tu courais derrière moi.

MOLL FLANDERS. — Et qu'est-ce que je disais?

LE GENTILHOMME, *imitant la voix de Moll.* « Oh, Jemmy! oh, Jemmy! reviens! reviens! » *(Moll rit.)* Ma chérie, ne ris pas.

MOLL FLANDERS. — C'est tellement drôle de t'entendre imiter ma voix.

LE GENTILHOMME. — Fais-moi confiance, j'ai entendu ta voix aussi clairement que tu entends la mienne maintenant. Si tu veux, j'irai devant le magistrat et je l'attesterai sous serment.

MOLL FLANDERS. — C'est pourtant vrai que je t'ai appelé ainsi et à la même minute. Allons, c'est décidé, tu ne me quitteras plus, j'irai plutôt jusqu'au bout du monde avec toi.

LE GENTILHOMME. — Je vais te décevoir affreusement. Je ne reviens que pour t'accompagner jusqu'à Londres, car c'est un trop long voyage pour te le laisser faire toute seule. Tandis que moi, je peux prendre cette route aussi bien qu'une autre. Dès que tu seras arrivée, il faudra me promettre de me laisser partir sans prendre congé.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — C'est ainsi que nous devions finalement nous séparer, bien à contre-cœur de part et d'autre : la nécessité nous y obligeait. Pour dire la vérité, je l'adorais vraiment avec une profonde tendresse. Ce qui explique sans doute que nous mîmes plus d'un mois pour arriver à Londres où je pris pension dans une maison modeste, mais Jemmy m'avait quitté la veille.

J'eus là tout loisir de me rappeler les heures exquises que nous avions passées ensemble. Ce plaisir se trouva fort amoindri quand je découvris peu de temps après que j'étais enceinte. Par chance, ma logeuse me procura en temps utile une sage-femme complaisante, avec qui je m'entendis fort bien, qui me délivra d'un beau garçon et qui me rendit le service de le mettre en nourrice chez d'honnêtes paysans. Car, pendant ma grossesse, je n'avais cessé d'entretenir une correspondance suivie avec mon gérant, je veux dire l'employé de banque qui gardait le petit capital auquel j'avais réussi à ne pas toucher. Bien entendu, je m'arrangeais pour lui faire croire que j'étais toujours dans le Nord. Lui, de son côté, me tenait au courant des progrès de son divorce. Quand celui-ci fut prononcé, il me demanda de tenir ma promesse et de revenir à Londres, m'offrant de se rendre à ma rencontre. Pour ne lui donner aucun soupçon, j'acceptai et nous nous rencontrâmes ainsi quelques jours plus tard dans une auberge de Brickhill.

L'EMPLOYÉ. — Brickhill n'est qu'une petite ville, mais je connais l'auberge, elle est très confortable. Vous avez déjà fait une longue route. Un peu de repos vous est nécessaire. Mieux vaut ne repartir que demain matin.

MOLL FLANDERS. — Si vous le jugez préférable...

L'EMPLOYÉ. — C'est donc une chose réglée. Puisque, j'ai déjà eu la bonne fortune de vous

retrouver aujourd'hui après une si longue absence, pourquoi ne pas mettre le comble à ma félicité tout d'un coup?

MOLL FLANDERS. — Que voulez-vous dire? Vous n'y songez pas! Quoi, nous marier dans une auberge, sur la route! Je ne vous ai même pas encore donné mon consentement! Comment pouvez-vous parler ainsi?

L'EMPLOYÉ. — Oh! je peux très bien parler ainsi, je suis venu tout exprès pour parler ainsi et je vais vous le prouver.

Il froisse des papiers.

MOLL FLANDERS. — Vous me faites peur! Qu'est-ce cela?

L'EMPLOYÉ. — D'abord le jugement de divorce, en expédition authentique.

MOLL FLANDERS. — Je n'ai jamais mis votre parole en doute. Mais qui vous dit que j'accepte un divorcé comme mari? Certains prêtres ont scrupule à bénir ce genre d'unions.

L'EMPLOYÉ. — Ces deux certificats vont vous mettre la conscience à l'aise. Il faut croire que ma femme a fini par éprouver des remords du traitement qu'elle m'avait fait subir, car elle s'est suicidée le jour où le jugement lui a été signifié.

MOLL FLANDERS. — Mon Dieu! quelle horreur!

L'EMPLOYÉ. — Je ne vais pas feindre des regrets que je n'éprouve pas. Que Dieu ait pitié de l'âme de cette misérable créature. Le fait est là. Vous êtes veuve, je suis veuf et nous pouvons nous marier quand nous voulons.

MOLL FLANDERS. — Nous avons tout le temps.

L'EMPLOYÉ. — Vous, peut-être. Pas moi. Que dites-vous de ceci?

MOLL FLANDERS. — Oh! le beau diamant!

L'EMPLOYÉ. — Permettez-moi de vous le passer au doigt.

MOLL FLANDERS. — Je ne sais si je puis...

[L'EMPLOYÉ. — Vous pouvez, car j'ai pour vous une seconde bague que je conserve pour une autre occasion.

MOLL FLANDERS. — Laissez-moi la voir, bien que je devine ce que c'est. Je pense que vous êtes fou.

L'EMPLOYÉ. — J'aurais été fou si j'en avais fait moins.

MOLL FLANDERS. — Laissez-moi la voir, je vous en prie.

L'EMPLOYÉ. — Un instant, regardez d'abord ceci.

Il déroule un papier.

MOLL FLANDERS. — Une licence de mariage! Vraiment, vous êtes tellement sûr que je consentirai au premier mot?

L'EMPLOYÉ. — Je suis résolu à ne pas accepter de refus.

MOLL FLANDERS. — Vous avez pu vous tromper?

L'EMPLOYÉ. — Non, non, je ne dois pas être repoussé, je ne puis pas être repoussé.

MOLL FLANDERS. — Vraiment, vous avez en effet décidé de ne pas vous laisser repousse à ce qui me semble.

L'EMPLOYÉ. — C'est un parti pris.

MOLL FLANDERS. — Bon, bon, alors vous serez pas repoussé, mais ne me serrez pas fort, vous allez m'étouffer.]

L'EMPLOYÉ. — Ah! que vous êtes bonne! ne sais comment vous remercier. Aubergist

L'AUBERGISTE. — Oui, monsieur.

L'EMPLOYÉ. — Est-ce que vous ne conn triez pas dans cette ville...

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Par discrétio je m'arrangeai pour ne pas entendre le conversation; je savais assez que mon so pirant demandait qu'on lui procurât un prêtr Et puis mes yeux étaient pleins de larmes ma tête toute bourdonnante. Quel bonhe pour l'humanité qu'on ne puisse pas lire da le cœur l'un de l'autre! Qu'est-ce que pauvre homme est en train de faire! Comme s'attend peu à se jeter dans les bras d'u femme qui est née en prison, dont la mère e une voleuse déportée! Une femme qui a é la maîtresse du frère aîné avant d'épouser cadet! Une femme qui ne craint pas de co tracter un nouveau mariage, bien que deu ou trois de ses précédents maris soient to jours vivants! Une femme qui a eu tro enfants de son propre frère! Et je me fis moi-même le serment...

MOLL FLANDERS. — S'il plaît à Dieu de m' donner la grâce, je serai pour lui une fidè épouse et je l'aimerai en retour pour l'étran excès de sa passion pour moi. Si possible réparerai par ma conduite, la dissimulati et les tromperies auxquelles j'ai eu recours.

[L'AUBERGISTE. — Monsieur, mon ami e dans la maison.

L'EMPLOYÉ. — Très bien, je veux lui parl tout de suite... Mon père, je vous ai demand de venir pour savoir si vous êtes disposé marier un couple d'étrangers qui sont tous l deux consentants.

LE PRÊTRE. — J'espère qu'il ne s'agit p d'un mariage clandestin : vous me paraiss un homme sérieux.

L'EMPLOYÉ. — Pour vous enlever vos dout à ce sujet, voici la licence.

LE PRÊTRE. — C'est parfait. Où est la dam

L'EMPLOYÉ. — Vous allez la voir tout suite.

Coup frappé à la porte.

MOLL FLANDERS. — Entrez!

L'EMPLOYÉ. — Ma chérie, le prêtre est il a vu la licence, il est tout prêt à no marier, mais il demande à vous voir. Puis le laisser entrer?

MOLL FLANDERS. — Il sera temps dema matin, n'est-ce pas?

L'EMPLOYÉ. — Vraiment, ma chérie, ce bra homme paraît craindre que vous soyez u jeune fille enlevée à ses parents. Je lui assuré que nous étions tous deux d'âge donner notre consentement, mais il tient vous voir.

MOLL FLANDERS. — Faites comme vo voudrez.

L'Employé. — Monsieur le pasteur! Vous pouvez entrer. Voici la fiancée. Elle arrive de Liverpool par la diligence et nous devions nous rencontrer hier à Stony-Stratford, mais mon carrosse n'a pu aller aussi loin, et voilà comment nous sommes ici où nous ne connaissons personne.

Le Prêtre. — Toute mauvaise chose a son bon côté. Le désappointement, monsieur, a été pour vous. L'agrément est pour moi. Si vous vous étiez rencontrés à Stony-Stratford, je n'aurais pas eu l'honneur de vous marier.

Moll Flanders. — Seigneur, mon Père, que voulez-vous dire? Quoi, se marier dans une auberge, et la nuit encore?

Le Prêtre. — Madame, si vous voulez que ce soit à l'église, il en sera ainsi. Mais je vous assure que votre mariage sera aussi valable ici qu'à l'église. Quant au moment de la journée, c'est sans importance. Nos princes se marient dans leurs appartements et à huit ou à dix heures du soir.]

On entend un carillon.

Moll Flanders, *vieille.* — Un joyeux carillon de cloches nous réveilla le lendemain assez tard dans la matinée, car nous n'avions pas trop dormi pendant la nuit. J'allai ouvrir la fenêtre et je restais devant à prendre l'air, quand je vis trois cavaliers arriver sur la place et entrer dans l'auberge juste en face.

Fenêtre à guillotine qui s'ouvre. Sabots de cheval sur le pavé. Arrêt. Cris, Cavaliers descendant de selle, puis marchant.

Le Gentilhomme. — Eh! Tom! conduis les chevaux à l'écurie et donne-leur de l'eau et de l'avoine!

Moll Flanders, *vieille.* — Le second des trois cavaliers était Jemmy, mon mari du Lancashire. Je fermai la fenêtre, terrifiée à en mourir.

Fenêtre à guillotine qui se ferme.

L'Employé. — Voyons, ma chérie, qu'est-ce que tu restes faire à cette fenêtre? Tu ne t'habilles pas? Je ne sais pas comment tu te sens, mais, moi, je suis affamé et j'ai hâte de me mettre à table. Toi, pas?

Moll Flanders. — Tu ne trouves pas, mon chéri, que pour le premier jour que nous passons ensemble, ce serait plus gentil de ne voir personne?

L'Employé. — Comment l'entends-tu?

Moll Flanders. — Eh bien! rester tranquillement dans cette chambre, sans prendre la peine de nous habiller. Je me sens très paresseuse, ce matin, je ne sais pas pourquoi.

L'Employé. — Tu ne sais pas pourquoi? oh! la vilaine hypocrite! Moi, je sais très bien pourquoi et je trouve que c'est une excellente idée. J'appelle l'aubergiste et je lui dis de servir le repas ici.

Moll Flanders, *vieille.* — Pendant deux heures, je quittai à peine de l'œil la fenêtre et la porte de l'auberge d'en face. A la fin, à ma grande satisfaction, je les vis sortir tous les trois. Mais plus tard, dans l'après-midi, il se produisit un tel vacarme sur la place et une telle affluence de monde que force nous fût, à mon mari et à moi, de nous habiller en hâte et de nous informer de quoi il retournait.

Galopades de chevaux. Rumeurs de foule.

Voix

— Place! Gare!

— Ne me bousculez pas ainsi!

— Qu'est-ce que c'est? Il y a le feu?

— Ils sont là! je vous dis qu'ils sont là!

— Mais non, ils sont partis depuis trois heures.

— Ne laissez sortir personne!

— Prenez garde, ils sont armés!

Le Constable. — Un peu de calme et de silence, mes bons amis. Ne vous bousculez pas, je vous garantis qu'il n'y a absolument rien à voir. Ceux que nous poursuivons ne sont en tout cas pas ici.

Voix

— Qui est-ce?

— Celui qui parle? Le constable!

— Pourquoi tous ces gens en armes?

— Un crime a été commis? Où ça?

Le Constable. — Silence, une fois pour toutes! Ce que je vous demande, c'est un seul renseignement. Trois cavaliers sont arrivés aujourd'hui pour déjeuner dans cette auberge.

Voix

— Non, ils étaient quatre.

— Pas du tout, il n'y en avait que deux.

Le Constable. — Quelqu'un parmi vous a-t-il vu dans quelle direction ils repartaient?

Voix

— Vers Londres.

— Vers Liverpool.

— Ils ont pris la grand-route...

— Ils ont coupé à travers champs...

Moll Flanders. — Monsieur le Constable, si vous voulez me conduire dans un endroit plus tranquille, je crois que je pourrai vous donner un renseignement.

Le Constable. — Volontiers, madame. Puis-je vous offrir mon bras?

Les bruits de foule s'arrêtent.

Moll Flanders. — Auparavant, voudriez-vous me dire de quoi il s'agit?

Le Constable. — Deux carrosses ont été attaqués au point du jour près de Dunstable Hill par trois bandits de grand chemin...

Moll Flanders. — Ah! mon Dieu! Y a-t-il eu des morts?

Le Constable. — Non. Les brigands se sont bornés à dépouiller leurs victimes et à prendre la fuite. Dès que j'ai été averti, je les ai fait pourchasser à cor et à cri dans toute la région et j'ai pris moi-même la direction des opérations. Tout à l'heure, nous avons appris que trois cavaliers s'étaient arrêtés pour manger à Brickhill. J'ai soupçonné que c'étaient nos hommes, nous sommes accourus à bride abattue... trop tard : les oiseaux s'étaient envolés. Mais ils ne nous échapperont pas.

Moll Flanders. — Je vais pouvoir vous

être d'un grand secours, monsieur le Constable. Vous êtes sur une fausse piste.

LE CONSTABLE. — Croyez-vous?

MOLL FLANDERS. — J'étais tout à l'heure à l'auberge en face quand ces trois... cavaliers sont arrivés; je les ai vus ensuite par la fenêtre dans la chambre où ils dînaient; je les ai vus enfin prendre leurs chevaux et repartir. Aussi puis-je vous affirmer de la manière la plus catégorique que l'un d'eux est sir James Walton, un gentilhomme dont j'ai fait la connaissance dans le Lancashire d'où je viens et qui y possède de grands biens et une réputation intacte.

LE CONSTABLE. — Dommage! dommage! si ç'avaient été eux, nous les aurions facilement rattrapés malgré leur avance. Tandis que maintenant, il va falloir retourner d'où nous venons et chercher dans une autre direction.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Redoutant de rencontrer sur la route de Londres une vieille connaissance, j'obtins de mon mari de passer encore quatre jours à Brickhill et ce furent les plus agréables de toute ma vie. Je croyais que ma traversée mouvementée avait pris fin et que j'avais atteint un port sûr. Il est vrai que je vécus pendant près de dix ans avec mon époux d'une manière retirée et frugale, mais heureuse, sans autre peine que la mort en bas âge des deux enfants qu'il me donna. Mais alors nous fûmes frappés par une main invisible qui ruina notre bonheur.

Mon mari avait confié une trop importante somme d'argent à un de ses collègues qui fit faillite. S'il avait eu la force et le courage de faire face à son malheur, il aurait pu réparer la perte, car il avait conservé un grand crédit. Mais il se laissa abattre, tomba dans une léthargie et mourut, me laissant presque sans rien.

Il existe des tentations auxquelles la nature humaine n'a pas le pouvoir de résister. Voilà comment deux ans plus tard, je frappais à la porte de la sage-femme qui m'avait accouchée du fils de mon mari du Lancashire et que je n'avais plus revue depuis.

LA PATRONNE. — Seigneur! mais c'est « missis Flanders »!

MOLL FLANDERS. — Vous me reconnaissez encore?

LA PATRONNE. — Vous n'avez pas tellement changé. Entrez, débarrassez-vous de votre manteau, de votre paquet. Asseyez-vous. Faites comme chez vous. Je vais vous préparer une bonne tasse de thé.

MOLL FLANDERS. — Merci, je ne veux rien.

LA PATRONNE. — Cela fait des années que nous ne nous sommes plus vues.

MOLL FLANDERS. — Oui, plus de douze ans. Je dois commencer par m'excuser auprès de vous. Voilà deux ans que je ne vous fais plus parvenir la petite somme prévue pour la nourrice de mon fils, mais vous pouvez me croire quand je vous assure que je n'en ai vraiment plus les moyens.

LA PATRONNE. — Aucune importance. [Ne vous tracassez pas pour si peu. Je vous l'ai dit : ce sont de braves gens et ils traitent l'enfant comme si c'était le leur. D'ailleurs, maintenant, à son âge, il leur rend déjà pas mal de petits services et l'on peut dire qu'il gagne son pain.

MOLL FLANDERS. — Il va bien?

LA PATRONNE. — Très bien! Un hercule! Le grand air, vous savez, il n'y a rien de tel.

MOLL FLANDERS. — Dire que je ne l'ai jamais revu depuis le jour où je l'ai mené là-bas avec vous!

LA PATRONNE. — Cela vaut mieux ainsi, cela vaut beaucoup mieux. Les enfants n'ont que trop tendance à se poser des questions. Du moins il ne sait pas que vous existez et il est fort content de la vie qu'il mène, puisqu'il n'imagine pas qu'il pourrait en avoir une autre.]

MOLL FLANDERS. — J'ai subi de terribles revers, ces derniers temps...

LA PATRONNE. — Ah! oui, la vie n'est pas rose vous pouvez le dire. Moi aussi, j'ai eu ma part de misères. [Un certain gentilhomme s'est mis en tête que j'avais favorisé l'enlèvement de sa fille : je vous demande un peu, comme si c'était dans mes habitudes. Mais il était bien en cour et il a fait fermer la pension où je recevais mes clientes. Vous le savez, c'était surtout sur le logement et la nourriture que je gagnais ma vie. Alors,] j'ai dû changer de métier et me voici prêteuse sur gages.

MOLL FLANDERS. — On m'en a parlé et c'est un peu pour cela que je suis venue.

LA PATRONNE. — Ah! je comprends! Le paquet que vous aviez sous le bras?

MOLL FLANDERS. — Oui, je voudrais savoir s'il y a moyen d'en tirer un peu d'argent.

LA PATRONNE, *posant à mesure les objets sur la table.* — Voyons cela : un gobelet d'argent d'une pinte, un petit pot d'argent et six cuillers, une chemise neuve — en fine toile vraiment — et une layette. Un cadeau de baptême, dirait-on. Si c'est à vous qu'on l'a fait ce n'est pas quand vous étiez chez moi, car je me souviens bien que...

MOLL FLANDERS, *sanglotant.* — Non, non, je préfère vous dire la vérité, je sais que je peux avoir confiance...

LA PATRONNE. — Vous me connaissez : un tombeau.

MOLL FLANDERS. — Il faut vous dire que je suis dans la misère la plus noire. Depuis la mort de mon mari, je vis en vendant l'un après l'autre les quelques meubles qu'il m'a laissés. Malgré des prodiges d'économie, je suis arrivée au bout du rouleau, vraiment au point de ne plus avoir les deux sous en poche pour le pain de demain. Alors, tout à l'heure, je suis sortie, sans même savoir où j'allais. En passant dans la rue Leadenhall, devant la boutique d'un apothicaire, je vois sur une chaise, devant le comptoir, ce paquet emballé dans ce linge. La servante qui l'avait déposé là se tenait derrière, me tournant le dos, regardant l'apprenti, debout sur le comptoir, une chandelle à la main, qui cherchait à atteindre un pot au sommet de l'étagère, personne d'autre. Il y eut comme une voix

qui me parla par-dessus l'épaule : « Prends le paquet; prends-le vite, prends-le maintenant. »

Elle pleure.

LA PATRONNE. — Calmez-vous, voyons.

MOLL FLANDERS, *sanglotant toujours.* — Qu'est-ce que je suis devenue? Une voleuse! La prochaine fois, je serai prise, envoyée à la prison de Newgate et condamnée à mort!

LA PATRONNE. — Qu'est-ce que vous allez vous mettre en tête!

MOLL FLANDERS, *s'arrêtant de sangloter.* — Est-ce que je ne ferais pas mieux d'aller reporter le paquet?

LA PATRONNE. — Le reporter! Alors, là, vous n'aurez pas besoin d'attendre la prochaine fois pour être envoyée à Newgate.

MOLL FLANDERS. — Ils ne seront pas assez mesquins pour me faire arrêter, quand je leur restitue ce que je leur ai pris dans un moment d'égarement?

LA PATRONNE. — Vous ne connaissez pas ce genre de gens, mon enfant. Ils ne vous enfermeront pas seulement à Newgate, mais ils vous feront pendre par-dessus le marché, sans aucune considération pour l'honnêteté de la restitution.

MOLL FLANDERS. — Que dois-je faire alors?

LA PATRONNE. — Puisque le vol est fait, il faut en garder le produit. D'ailleurs, n'en avez-vous pas plus besoin qu'eux?

MOLL FLANDERS. — Est-ce que je sais? Peut-être est-ce une pauvre veuve comme moi, qui a emballé ces objets pour aller les vendre afin de se procurer un peu de pain pour elle-même et pour son enfant. Et la perte de sa dernière ressource lui brise maintenant le cœur...

LA PATRONNE. — Il n'y a pas la moindre vraisemblance dans ce que vous racontez. Cette argenterie-là ne se trouve que chez les riches. Je vais pouvoir vous en donner un bon prix.

MOLL FLANDERS. — Seigneur, épargne-moi la pauvreté afin que je ne vole pas!

LA PATRONNE. — Je voudrais bien que vous tombiez sur une pareille occasion chaque semaine : nous serions toutes les deux tirées d'embarras.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Cette dernière phrase me donna à réfléchir. Ma patronne — je continuais à l'appeler ainsi, comme au temps où je faisais mes couches chez elle — ne pratiquait le prêt sur gages que pour dissimuler son véritable métier de recéleuse. Son détestable exemple et les raisonnements spécieux qu'elle ne cessait de me tenir, eurent bientôt raison de mes scrupules.

LA PATRONNE. — Vous avez bien triste mine aujourd'hui, mon enfant.

MOLL FLANDERS. — On m'avait promis des travaux de couture. Et puis quelqu'un d'autre m'a devancée, et me voilà une fois de plus sans travail et sans argent.

LA PATRONNE, *riant.* — Pourquoi ne tentez-vous pas de nouveau la chance? Si vous sortiez, il pourrait se faire qu'un autre paquet d'argenterie vous tombe entre les mains.

MOLL FLANDERS. — C'est un métier où je n'ai pas d'adresse et, si j'étais prise, je serais perdue d'un coup.

LA PATRONNE. — Je pourrais vous indiquer une maîtresse qui vous rende aussi adroite qu'elle-même.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — La femme chez laquelle elle me conduisit avait trois talents : le vol dans les boutiques, le vol des portefeuilles et le vol des montres en or que les dames portent à la ceinture. Après avoir appris le rudiment, je l'assistai dans sa pratique, pour faire mon stage et sans aucun salaire. Ma dextérité fut bientôt l'égale de la sienne, et je me mis à travailler à mon compte. Ainsi j'étais devenue une voleuse achevée, endurcie à l'extrême, à l'abri de toutes les réflexions de la conscience et de la pudeur...

Il serait ennuyeux et inconvenant que je relate les nombreux méfaits que je commis pendant plusieurs années. Voici pourtant un échantillon de la perversité qui était alors la mienne.

Un incendie s'était déclaré dans une maison du voisinage. Pendant qu'on déménageait ce qui pouvait être sauvé du mobilier, je m'avance hardiment comme si j'étais envoyée par une amie et j'avise une servante. Seigneur! Mignonne, comment est arrivé cet épouvantable accident? Où est votre maîtresse? Comment va-t-elle? Est-elle en sécurité? Et où sont les enfants? Je viens de chez « missis Winter », pour vous aider...

UNE SERVANTE, *hurlant.* — Madame, madame, voici une dame qui est venue de chez « missis Winter » pour nous aider!

MRS. CHICKENSTALKER. — Où sont les enfants? Ils étaient à côté de moi il y a une minute.

MOLL FLANDERS. — C'est cela, madame, laissez-moi emmener les pauvres agneaux chez « missis Winter ». Elle ne demande pas mieux que d'en prendre soin.

MRS. CHICKENSTALKER. — Les voilà! Prenez-les! Oh! remerciez-la pour sa gentillesse.

MOLL FLANDERS. — Vous n'auriez pas quelque chose d'autre à mettre en lieu sûr? Elle en prendra soin.

MRS. CHICKENSTALKER. — Dieu la bénisse et la récompense! Prenez ce paquet d'argenterie et portez-le-lui aussi. Oh! c'est une brave femme. Seigneur, nous sommes complètement ruinés, complètement perdus!

Pas de femme et d'enfants qui s'éloignent.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Je n'étais pas la seule de mon espèce à être attirée par l'incendie, car j'avais à peine fait quelques pas dans la rue qu'une autre femme s'approche de moi et met la main à mon paquet pour le porter à ma place.

LA VOLEUSE. — Laissez-moi vous aider. Vous ne pouvez pas tenir les deux enfants d'une seule main. Ah! quel triste moment!

MOLL FLANDERS. — Non, si vous voulez m'aider, prenez l'aînée par la main et conduisez-la jusqu'au bout de la rue.

LA VOLEUSE. — Comme vous voudrez. Vous allez loin comme cela?

MOLL FLANDERS. — A deux pas.

LA VOLEUSE. — Le paquet a l'air terriblement lourd. Vous n'arriverez pas à le porter toute seule.

MOLL FLANDERS. — Oh! que si! D'ailleurs nous voilà arrivées. *(Coups de heurtoir.)* Allez, mon enfant, je connais votre commerce. Vous pouvez faire ce soir d'autres emplettes que celle-ci.

LA VOLEUSE, *s'en allant.* — Gardez-les, vos orphelins! Non mais, on veut rendre service et on se fait insulter.

Porte qui s'ouvre.

MOLL FLANDERS. — Est-ce que « missis Winter » est réveillée? Voulez-vous lui dire que « missis Chickenstalker » lui demande la faveur de recueillir ses deux enfants. Pauvre dame, elle sera ruinée, sa maison flambe de la cave au grenier.

LA SERVANTE. — Ah! mon Dieu! quel malheur! Entrez, mes chérubins; et vous aussi, madame.

MOLL FLANDERS. — Non, merci, il faut que je m'en aille.

LA SERVANTE. — Vous ne déposez pas le paquet?

MOLL FLANDERS. — Non, mignonne, je dois le porter ailleurs, ce n'est pas à eux. Bonne nuit!

LA SERVANTE. — Bonne nuit, madame, et merci.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Je retournai bien vite chez ma patronne avec mon butin, le plus considérable et le pire que je fis jamais. J'étais touchée jusqu'à l'âme, en regardant ce trésor, de penser à la pauvre dame inconsolable qui avait déjà tant perdu par l'incendie et qui devait croire qu'elle avait du moins sauvé son argenterie et ses bijoux. Mais avec toute la conscience de ce que mon acte avait de cruel et d'inhumain, je n'eus jamais le cœur de faire une restitution... Aussi je préfère rapporter une aventure où, du moins, je n'ai rien à me reprocher. Je m'étais, ce matin-là, habillée en veuve et je suivais la rue de Covent-Garden...

Plusieurs hommes courant.

VOIX

— Arrêtez les voleurs! Arrêtez les voleurs!

— Ils viennent de tourner le coin!

— Un homme et une femme!

— Arrêtez la femme en noir!

— Eh! mais la voici!

MOLL FLANDERS. — Vous faites erreur, messieurs, je n'ai rien à voir dans cette affaire...

VOIX

— Si! c'est elle!

— Non, ce n'est pas elle!

— Je vous dis que si!

MOLL FLANDERS. — Messieurs, je vous en prie, laissez-moi poursuivre mon chemin...

Un homme court en se rapprochant.

LE COMMIS. — Vous l'avez attrapée?

VOIX

— Oui, elle voulait s'enfuir!

— Vous êtes fou, la voleuse est partie l là!

LE COMMIS. — C'est elle, je la reconna Conduisez-la à la boutique de mon patr la mercerie au bout de la rue. Moi, je co après son complice!

Un homme court en s'éloignant.

MOLL FLANDERS. — Messieurs, j'accepte vous suivre, mais je vous avertis que v perdez votre temps, c'est un malentendu.

VOIX

— N'essayez pas de nous filer entre doigts.

— On vous tient à l'œil.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Nous voilà par en cortège jusqu'à la boutique du merci Celui-ci admit que je n'étais pas la femme s'était enfuie de son magasin avec deux coup de satin; mais il exigea que je reste jusqu retour de son commis et il fit appeler constable qui me prit en garde. Celui-ci comprit d'abord pas ce que lui voulait patron.

LE CONSTABLE. — Voyons, monsieur, v reconnaissez que cette dame n'est jamais trée dans votre boutique et vous ne vou pas la laisser partir?

LE MERCIER. — Mon commis a dit que c'ét la voleuse, je veux qu'elle attende jusqu'à qu'il revienne.

MOLL FLANDERS. — Parfait, monsieur. V ne verrez pas d'inconvénient, je suppose, à que je fasse chercher des amis qui me fer rendre justice.

LE MERCIER. — Vous aurez le loisir de mander cette liberté au juge, quand v comparaîtrez devant lui.

MOLL FLANDERS. — Voyons, vous ne pouv pas me refuser une plume, de l'encre et papier, pour me permettre d'envoyer message.

LE MERCIER. — Rien ne m'oblige de v les donner.

MOLL FLANDERS. — Alors, monsieur, v ne prendrez pas en mauvaise part que p tard je vous demande réparation d'une m nière légale.

LE MERCIER. — Soyez tranquille, je v assurerai un logement à la prison de Newg dont vous me direz des nouvelles.

MOLL FLANDERS. — Monsieur, vous savez âme et conscience que je ne suis pas la p sonne que vous cherchez, c'est pourquoi vous demande de ne pas me retenir ici p longtemps.

LE MERCIER. — Je vous laisserai partir qua je le jugerai bon.

MOLL FLANDERS. — Monsieur le constab vous voudrez bien témoigner de ceci, le m ment venu.

LE CONSTABLE. — Certainement, madame. crois, monsieur, que vous auriez intérêt accorder à madame ce qu'elle demande.

LE MERCIER. — Mon bon monsieur, êtes-v un juge ou un constable? Je vous ai co

madame en garde; faites votre devoir, de grâce, et rien de plus.

LE CONSTABLE. — Je connais mon devoir, monsieur. Je me demande si vous savez ce que vous faites.

LE MERCIER. — Voilà mon commis!

LE COMMIS. — Je n'ai pas pu rattraper le complice. Enfin, nous avons toujours celle-là.

LE CONSTABLE. — Madame prétend n'être pas jamais venue ici.

LE COMMIS. — Allons donc! je la reconnais bien. Fouillez sous ses jupes, nous allons y trouver les deux coupes.

MOLL FLANDERS. — Ne me touchez pas ou je...

LE COMMIS. — Ah! la garce, elle m'a craché à la figure!

MOLL FLANDERS. — Veuillez noter que ce drôle a osé porter la main sur moi, monsieur le constable.

LE CONSTABLE. — Du calme, jeune homme. Votre maître peut s'attirer des ennuis, et vous aussi, s'il se révèle que cette dame ne vous a rien pris.

LE COMMIS. — Qu'elle aille au diable! Je témoignerai sous serment que j'ai vu dans ses mains les coupes qui ont disparu.

Rumeur de foule.

VOIX

— La voilà, la voleuse!

— Nous l'avons attrapée à la fin!

— Monsieur le constable, ne la laissez pas partir!

LE MERCIER. — Qu'est-ce que ça veut dire? Nous l'avons déjà, la voleuse.

VOIX

— Ce n'est pas possible...

— Cette dame n'a rien à voir...

LE MERCIER. — Mon commis jure que c'est celle-ci...

UNE VOIX. — Votre commis peut dire ce qu'il veut et jurer ce qu'il veut, voici la voleuse et voici le satin qu'elle a volé. Je l'ai retiré sous ses jupes de ma propre main.

Pièce d'étoffe tombant sur le comptoir.

LE CONSTABLE. — Il n'y a pas de doute, il me semble. Il me faut rendre sa liberté à cette dame-ci et emmener au juge cette dame-là.

LE MERCIER. — Pardon, madame, je ne sais comment m'excuser. Croyez bien que je déplore ce malentendu autant que vous. On nous joue tant de mauvais tours qu'on ne peut pas nous tenir rigueur si nous sommes pointilleux pour nous faire rendre justice.

MOLL FLANDERS. — Ne pas vous tenir rigueur, monsieur, comment voulez-vous que je ne vous tienne pas rigueur? Le traitement que vous, et spécialement votre commis, m'avez fait subir est intolérable. Je dois avoir et j'aurai réparation.

LE MERCIER. — Vous aurez une satisfaction raisonnable. Je ne demande qu'à vous la donner. Que souhaitez-vous?

MOLL FLANDERS. — La loi décidera pour moi. Vous avez voulu que j'aille devant le magistrat, vous n'avez qu'à m'accompagner et vous entendrez ce que j'ai à dire.

LE MERCIER. — Il n'y a plus aucune raison d'aller en justice. Vous pouvez fort bien retourner chez vous, monsieur le constable, je vous confirme que vous pouvez relâcher Madame.

LE CONSTABLE. — Monsieur, vous m'avez demandé tout à l'heure si j'étais un constable ou un juge; vous m'avez ordonné de faire mon devoir et de considérer Madame comme une prisonnière. Je dois maintenant l'emmener devant le juge, que vous le croyez bon ou non.

LE MERCIER. — Si vous le prenez sur ce ton, allez-y. Je n'ai rien à y redire.

LE CONSTABLE. — Vous viendrez avec nous, j'espère, puisque c'est vous qui me l'avez confiée?

LE MERCIER. — Non, pas moi. Je n'ai rien à reprocher à cette dame. Je vous ordonne au nom du roi de la libérer.

LE CONSTABLE. — Ne m'obligez pas à vous ordonner au nom du roi de me suivre et à demander au premier venu de me prêter aide et assistance pour vous emmener de force, s'il le faut. Vous devez savoir que j'ai pouvoir de le faire.

MOLL FLANDERS. — Allons, monsieur le constable, laissez-le. Je trouverai toujours le moyen de l'emmener devant un magistrat. Mais il y a ce commis, qui m'a arrêtée quand je marchais dans la rue et qui a porté la main sur moi sous vos yeux, dans cette boutique. Je vous demande de l'arrêter et de le conduire devant le juge.

LE CONSTABLE. — Certainement, madame. Venez, jeune homme.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Bref, pour ne pas allonger une trop longue histoire, sachez que le commis fut envoyé à la prison de Newgate et que le mercier, pour éviter le procès que je m'apprêtais à lui faire, fut trop heureux de transiger en me payant une indemnité de cent cinquante louis et un costume de soie noire. Le patron et son employé firent autant de courbettes et montrèrent autant de basse humilité par la suite qu'ils s'étaient révélés cruels et implacables quand ils croyaient avoir le dessus.

[Ce succès sans précédent m'endurcit autant que ma longue série de méfaits et augmenta encore ma hardiesse. Un jour de Noël, passant devant une bijouterie de l'avenue Foster, je vis qu'il n'y avait personne dans la boutique, alors que de l'argenterie dépareillée traînait dans la vitrine. J'entrai hardiment. J'allais mettre la main sur mon butin quand je sentis quelqu'un approcher par derrière et j'eus la présence d'esprit de frapper du pied sur le plancher.

Coups de talon sur du bois.

LA VOISINE. — A l'aide! Au voleur!

Pas précipités.

MOLL FLANDERS. — Lâchez-moi! Qu'est-ce que cela signifie?

LE BIJOUTIER. — Qu'est-ce qui se passe?

LA VOISINE. — Cette femme allait faire main basse sur votre argenterie.

MOLL FLANDERS. — Vous en avez de l'audace! Je n'ai rien pris du tout!

LA VOISINE. — Parce que je vous en ai empêchée à temps!

MOLL FLANDERS. — C'est vous qui le dites!

LE BIJOUTIER. — Puis-je vous demander pourquoi vous êtes entrée dans ma boutique quand vous pouviez voir du dehors que je n'y étais pas?

MOLL FLANDERS. — Je n'ai pas regardé avant d'entrer. Je voulais acheter six cuillers en argent.

LA VOISINE. — Oui, qui ne vous auraient coûté que l'émotion de les prendre.

MOLL FLANDERS. — Je vous défends de m'insulter.

LA VOISINE. — Je vais prendre des gants pour vous parler, non?

MOLL FLANDERS. — Finissons cette comédie. Monsieur, vous êtes le patron. Si vous croyez que j'ai voulu vous voler, conduisez-moi devant le magistrat. Mais si mon innocence est reconnue, je vous préviens que j'exigerai une réparation.

LA VOISINE. — Ne vous laissez pas intimider par ses grands airs. Je l'épiais depuis tout un temps, de l'autre côté de la rue. Vous pouvez compter sur mon témoignage. C'est une voleuse, ne la laissez pas filer.

MOLL FLANDERS. — Voilà une parole qui peut vous coûter cher.

LA VOISINE. — Oh mais! vous ne me faites pas peur, la vieille...

MOLL FLANDERS. — Quoi!

L'ECHEVIN. — En voilà un vacarme! On vous entend de la rue et il y a tout un attroupement sur le trottoir.

LE BIJOUTIER. — Monsieur l'Echevin, vous tombez à pic. Auriez-vous la bonté de nous accorder quelques minutes pour trancher le différend.

L'ECHEVIN. — Volontiers, cela fait partie des devoirs de ma charge.

LE BIJOUTIER. — J'étais monté au premier étage chercher un outil. J'ai entendu un cri : « Au voleur! » je suis descendu en courant et j'ai trouvé dans la boutique ma voisine qui tenait Madame à bras-le-corps.

LA VOISINE. — Derrière ma fenêtre, j'ai vu cette femme regarder longuement la vitrine pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans le magasin, puis entrer. Je me suis précipitée aussi vite que j'ai pu et je l'ai attrapée par derrière au moment où elle mettait la main sur des cuillers.

MOLL FLANDERS. — C'est entièrement faux, Votre Seigneurie. J'ai remarqué à l'étalage des cuillers d'argent et je suis entrée pour les acheter. C'est dans le magasin que je me suis aperçue qu'il n'y avait personne. J'ai frappé du pied pour signaler ma présence et j'allais appeler quand cette folle m'a empoignée en hurlant.

L'ECHEVIN. — Est-il exact que Madame ait frappé du pied?

LE BIJOUTIER. — Oui, je l'ai entendue, jus avant les cris.

LA VOISINE. — Elle l'a fait en se senta attrapée...

L'ECHEVIN. — Non, puisque vous dites vou même que vous l'avez surprise par derrièr Madame avait-elle un objet en main à ce m ment-là?

LA VOISINE. — Je ne peux pas dire exact ment : elle faisait le geste d'attraper les cu lers quand je l'ai arrêtée.

L'ECHEVIN. — Je ne peux m'empêcher juger que vous avez agi avec précipitation.

LA VOISINE. — Alors, j'aurais dû laisser v ler un voisin sans bouger?

L'ECHEVIN. — Si vous aviez vraiment vou rendre service à Monsieur, vous vous seri tenue à distance et vous seriez intervenue apr que le délit ait été réellement commis...

LA VOISINE. — Eh bien, si on m'y repren encore...

L'ECHEVIN. — Personne ne met en dou vos bonnes intentions et je suis sûr que, mai tenant que le malentendu est éclairci, Madam ne vous en tient pas rigueur.

MOLL FLANDERS. — Puisque Votre Seigneur en juge ainsi...

L'ECHEVIN. — D'ailleurs, madame, puisq vous aviez l'intention d'acheter des cuille vous n'allez pas priver de votre clientèle m ami le bijoutier à qui vous n'avez rien à procher.

MOLL FLANDERS. — Certainement pas. Pc combien y en a-t-il?

LE BIJOUTIER. — Un instant, madame. vais les peser. *(Tintements de métal.)* Il y a tout juste pour deux louis, madame.

MOLL FLANDERS. — Ce n'est vraiment cher, car le travail est très joli. Voilà deux louis.

L'ECHEVIN. — Maintenant je suis assu madame, qu'on vous a fait tort. Si vo n'aviez pas eu d'argent pour régler cet ach j'aurais conservé quelque soupçon.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — [Au lieu d'y v un avertissement de la Providence à ab donner au plus vite mes détestables pratiq je récidivai trois jours plus tard et ce pour ma perte. Car je fus prise sur le au moment où j'emportais deux coupes de b cart, arrêtée et incarcérée dans l'endroit mê où j'étais née, à la prison de Newgate.

Grilles de fer qui se ferment, verrous rés, déclics de serrures.

VOIX FÉMININES

— Tiens! en v'là une nouvelle!

— Il en faut pour prendre la place de ce qui ont été pendues la semaine dernière...

— Comment qu'tu t'appelles?

— Dieu me pardonne, mais c'est Mme F ders!

— Pas possible? elle a mis du temps p venir à Newgate!

— Eh! madame Mary....

— Pas Mary, Molly!

— Eh! Moll, qu'est-ce que tu viens faire

— Le bourreau t'a déjà arraché la langu

— Ça fait des années qu'on t'attend!

— Tu avais un pacte avec le diable pour ne jamais te faire pincer?

— Ça s'arrose, un pareil événement!

— Pour sûr, tu ne peux pas nous refuser de boire à ta santé!

— Tu trinqueras avec nous, comme de juste...

— Allons, faut pas faire cette tête-là, ne te laisse pas abattre!

— Geôlier! du brandy pour tout le monde, et du meilleur!

— Sur le compte de Mme Mary Flanders, la reine des voleuses à la tire!

— Tu nous excuses si on boit à tes frais...

— Mais tu viens d'arriver dans la boîte et tu dois avoir de l'argent en poche...

— Tandis que nous, depuis le temps qu'on y est, on est fauchées...

— A la santé de Moll Flanders!

— A sa santé!

MOLL FLANDERS. — Il y a longtemps que vous êtes ici?

LA PRISONNIÈRE. — Après-demain, cela fera quatre mois.

MOLL FLANDERS. — On vous a fait la même réception?

LA PRISONNIÈRE. — Tout juste.

MOLL FLANDERS. — Et qu'est-ce que vous avez pensé?

LA PRISONNIÈRE. — La même chose que vous : que j'étais en enfer.

MOLL FLANDERS. — Et maintenant?

LA PRISONNIÈRE. — Je le crois encore, seulement, j'y suis habituée, je ne m'en soucie plus.

MOLL FLANDERS. — Sans doute n'avez-vous pas d'inquiétude pour l'avenir...?

LA PRISONNIÈRE. — Là, vous vous trompez, je vous assure. J'ai été condamnée à mort. Pour gagner du temps, j'ai prétendu être enceinte. Je ne suis pas plus enceinte que le juge qui m'a condamnée.

MOLL FLANDERS. — Mais alors, à la prochaine session?...

LA PRISONNIÈRE. — A quoi sert d'être triste? Si je suis pendue, ce sera fini.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Mais moi, je ne pensais jour et nuit à rien sinon au gibet et à la corde. Pourtant je montrais fort peu de signes de repentir. Je devins ensuite stupide et insensible et, en fin de compte, je finis par me plaire et me trouver à l'aise dans cet endroit, jusqu'au moment où mon procès fut appelé.

UN HUISSIER. — La couronne d'Angleterre contre Mary Flanders, prévenue de vol avec effraction.

LE JUGE. — Que plaidez-vous? Coupable ou non coupable?

MOLL FLANDERS. — Non coupable, Votre Honneur.

LE JUGE. — Faites entrer le premier témoin.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Ma patronne avait été jusqu'à offrir cent louis aux deux filles de boutique qui m'avaient surprise pour qu'elles ne déposent pas contre moi. Les impudentes coquines refusèrent, menacèrent de la faire arrêter pour subornation de témoins et, au procès, elles aggravèrent la vérité avec une fureur extrême. Aussi je fus déclarée coupable de vol, ce qui entraînait la peine de mort.

LE JUGE. — Accusée, avez-vous quelque chose à dire avant le prononcé de la sentence?

MOLL FLANDERS. — Je n'ai rien à dire contre la sentence, mais j'ai beaucoup à dire pour implorer la grâce de la Cour. Je n'ai fracturé aucune porte. Je n'ai emporté aucune marchandise. Personne n'a rien perdu. Le commerçant chez qui... je suis entrée est venu vous le dire, et a eu la bonté de vous demander qu'il me soit fait grâce. Vous m'avez déclarée coupable, je m'incline, mais c'est un premier délit. Je n'ai jamais comparu en justice auparavant. Je ne veux pas vous importuner en vous racontant toutes les épreuves et tous les malheurs que j'ai connus au cours d'une vie, hélas! déjà longue. Songez que je suis veuve, qu'il m'est arrivé souvent de ne pas avoir de quoi manger... et pardonnez à une minute d'égarement.

LE JUGE. — L'accusée ayant été reconnue coupable est condamnée à être pendue jusqu'à ce que mort s'ensuive. Puisse Dieu avoir pitié de votre âme.

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Pour la première fois, j'éprouvai un véritable repentir. Avec horreur, je fis retour sur ma vie passée, qui n'avait été qu'une affreuse complication de mensonge, de perversité, de vol et d'adultère. Je fus remplie de honte et de larmes et je confiai mon désespoir à un prêtre qui, à la demande de ma patronne, vint me visiter. Il me fit comprendre la miséricorde divine dont bénéficient ceux qui sont sincèrement désireux de l'accepter, en manifestant le regret des péchés commis. L'espoir d'être pardonnée me procura une joie secrète et profonde. En cette minute, j'aurais marché à l'échafaud sans inquiétude.

Mais il en alla tout autrement quand, douze jours plus tard, je trouvai mon nom sur la liste de ceux qui seraient exécutés le surlendemain. Je m'évanouis.

Le bon prêtre ne réussit pas à me réconforter ce soir-là. Comme il ne vint pas le lendemain, contrairement à ce qu'il m'avait promis, je fus encore plus désespérée. Je ne fermai pas l'œil jusqu'à l'aube, quand la grosse cloche de Saint-Sépulcre commença à sonner le glas.

[VOIX MASCULINES ET FÉMININES

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Allons, cela ne sert à rien de pleurer...

— Bon voyage, les gars!

— On se reverra en enfer!

— Hourrah pour le Grand Mac!

— Quand il te passera la corde au cou, crache dans la gueule du bourreau! Qu'est-ce que tu risques?

— Vous direz au revoir aux copains pour moi!

— Si tu rencontres le salaud qui m'a dénoncé, troue-lui la peau!

— Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort...]

Le glas continue à sonner en sourdine.

MOLL FLANDERS. — Vous voilà enfin, mon Père. Je n'espérais plus vous voir.

L'AUMÔNIER. — Réjouissez-vous, ma fille : Dieu a eu pitié de vous.

MOLL FLANDERS. — Je vais le savoir bientôt.

L'AUMÔNIER. — Non, c'est encore dans ce monde que vous aurez la preuve de Son infinie bonté. J'ai vu hier le Secrétaire d'Etat et j'ai obtenu votre grâce : votre peine est commuée en déportation.

MOLL FLANDERS. — Ah!

Cri d'une femme qui s'évanouit. [*Reprise du glas plus fort.*

VOIX FÉMININES ET MASCULINES

— Seigneur, ayez pitié de moi!
— *(Chanté:)* Si je danse au cordon,
J'entendrai le clocheton
Et ce sera la fin de la pauvre Jeanneton!
— Adieu, les amis!
— Montre-leur que tu es un homme!
— Réserve-moi un bout de ta corde!
— ... maintenant et à l'heure de notre mort. *Amen.*

Fin du glas.]

L'AUMÔNIER. — Revenez à vous, ma fille. Seriez-vous moins forte devant la joie que devant la douleur?

MOLL FLANDERS. — Ah! mon père, je n'ai plus que des larmes. Je n'ai pas de mots pour exprimer ce que je ressens.

[L'AUMÔNIER. — Alors, je vais tenter de formuler pour vous votre reconnaissance. Mettez-vous à genoux à côté de moi.

MOLL FLANDERS. — Me voilà.

L'AUMÔNIER. — Je vous remercie, mon Dieu, de la grâce que vous me faites.

MOLL FLANDERS. — Je vous remercie, mon Dieu, de la grâce que vous me faites.

L'AUMÔNIER. — L'existence que vous m'accordez pour la seconde fois, venez-moi en aide pour qu'elle ne soit pas un retour aux folies d'un passé que j'abomine et dont je me repentirai jusqu'à mon dernier jour.

MOLL FLANDERS. — L'existence que vous m'accordez pour la seconde fois, venez-moi en aide pour qu'elle ne soit pas un retour aux folies d'un passé que j'abomine et dont je me repentirai jusqu'à mon dernier jour.

L'AUMÔNIER. — Ne me laissez jamais oublier les malheurs que je viens d'éprouver et assistez-moi de votre grâce pour que je ne redevienne pas pervertie comme je l'ai été.

MOLL FLANDERS. — Ne me laissez jamais oublier les malheurs que je viens d'éprouver et assistez-moi de votre grâce pour que je ne redevienne pas pervertie comme je l'ai été.

L'AUMÔNIER. — Ainsi soit-il.

MOLL FLANDERS. — Ainsi soit-il]

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Je devais encore passer plusieurs semaines à Newgate avant que vint le jour de la déportation. Et c'est pendant ce temps que j'eus une grande surprise.

UNE PRISONNIÈRE. — Moll! Eh! Moll!

MOLL FLANDERS. — Qu'y a-t-il?

LA PRISONNIÈRE. — Viens jusqu'à la gril

MOLL FLANDERS. — Pourquoi faire?

LA PRISONNIÈRE. — Trois prisonniers vo passer dans quelques minutes par le préau.

MOLL FLANDERS. — Et puis après?

LA PRISONNIÈRE. — Ce sont les trois ge tilshommes de grand chemin qui ont rançon une diligence sur la route de Windsor et c ne se sont laissés arrêter par les paysa qu'après en avoir tué et blessé un grand no bre.

MOLL FLANDERS. — Ça vaut la peine de déranger, tu as raison. Il paraît qu'il n'y pas plus brave et plus crâne qu'eux.

Portes de fer, serrures et verroux.

LA PRISONNIÈRE. — Les voilà! Quel chic! quelle prestance!

MOLL FLANDERS. — Ah! mon Dieu!

LA PRISONNIÈRE. — Qu'est-ce qui te pren

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Je venais de connaître dans le premier prisonnier m mari du Lancashire, le même que j'avais re ensuite à Brickhill, lors de mon dernier r riage. Le même jour, une publication fut fa selon laquelle quiconque en mesure de por témoignage contre eux pouvait demander à voir dans leur cellule. Aussitôt je prétex avoir été volée dans la diligence de Dunsta et je reçus l'autorisation de leur rendre vis J'avais rabattu un capuchon sur ma figure po ne pas être reconnue. Mais je le relevai que le geôlier me laissa seule avec lui.

MOLL FLANDERS, *sanglotant.* — Mon chéri, me reconnais-tu pas?

LE GENTILHOMME. — Oui. Comment peux être si cruelle?

MOLL FLANDERS. — Que veux-tu dire? quoi suis-je cruelle?

LE GENTILHOMME. — Venir me relancer j qu'ici pour me reprocher de t'avoir abandonnée!

MOLL FLANDERS. — Mais je ne te repro rien! C'est à moi que je fais des reproche

LE GENTILHOMME. — Comment cela? Tu vas pas témoigner contre moi? Tu ne peux d'ailleurs, tu es ma femme...

MOLL FLANDERS. — Je n'y songe pas, peux en être sûr. Non, c'est notre mariage t'a ruiné, et qui est la cause de tout ce t'arrive...

LE GENTILHOMME. — Si c'est ce qui te casse, rassure-toi. Car il y avait déjà do ans que je faisais ce métier quand je t'ai r contrée. La roulure qui m'a engagé à t'épou était l'indicatrice de notre bande; elle nous gnalait les bons coups à faire et la route suivaient les richards en voyage..

MOLL FLANDERS. — Alors, nous pouv nous consoler mutuellement, car ma situa est pire que la tienne...

LE GENTILHOMME. — Comment est-ce po ble? Mes deux compagnons sont déjà cond nés à mort et si mon procès a été renv c'est qu'il leur manque un témoignage co moi. Jusqu'ici personne ne m'a identifié. ça ne tardera pas.

MOLL FLANDERS. — Eh bien, moi, j'ai

é condamnée à mort. Alors tu vois que mon s est pire que le tien.

Le Gentilhomme. — Qu'est-ce que tu me ra-ntes?

Moll Flanders, *vieille*. — Il fallut lui nar-r mon histoire — enfin, ce que je jugeais ile qu'il en sût. Même en face de lui, qui était pourtant pas scrupuleux en la matière, honte me retint d'avouer ma longue suite de ols et je prétendis que c'était à la première ntative, faite sous la contrainte d'une ex-ême pauvreté, que j'avais été arrêtée et con-amnée. Au hasard de mes souvenirs, j'en vins ce qui était arrivé à Brickhill...

Le Gentilhomme. — C'est toi, ma chérie, qui s arrêté la racaille qui était sur nos talons?

Moll Flanders. — Oui, j'ai assuré que je te onnaissais et que tu étais un fort honnête entilhomme — et ce n'était pas un men-onge.

Le Gentilhomme. — Eh bien, cette fois-là, u m'as sauvé la vie car, sauf ce qui vient de n'arriver, c'est le seul moment de ma carrière où je me suis trouvé en danger d'être arrêté.

Moll Flanders, *riant*. — Je suis encore plus heureuse de l'avoir fait.

Le Gentilhomme, *riant*. — Je suis encore plus heureux de te devoir la vie.

Les rires se prolongent.

Moll Flanders, *vieille*. — Pour éviter la potence, mon mari proposa lui-même d'être déporté aux colonies, un puissant ami s'étant porté caution pour lui qu'il ne reviendrait pas en Angleterre avant le terme prescrit. Nous obtînmes d'embarquer sur le même bateau. Connaissant par expérience le genre de vie qui nous attendait en Amérique, je transformai tout l'argent que nous avions en linge et en vêtements, en meubles et en outils qui coûtaient là-bas deux fois plus cher qu'en Angleterre. Mais j'eus soin de conserver la somme nécessaire pour permettre à un planteur complaisant de nous acheter comme domestiques et de nous libérer aussitôt. Ce qui fut fait sans encombre.

Je ne voulais pas risquer de rencontrer mon précédent mari. Nous allâmes donc nous installer en Caroline où nous trouvâmes une bonne plantation. Quand mon mari se fut habitué à notre nouvelle existence, je le quittai pour aller voir ma mère (dont je lui avais parlé sans faire allusion au reste de l'histoire). Arrivée en Virginie, j'allai m'installer près de la plantation où j'avais si longtemps vécu. J'appris que ma mère et un de mes enfants étaient morts. Mon fils aîné et mon frère étaient toujours vivants et exploitaient le domaine, mais mon frère, me dit-on, était bien diminué et presque entièrement aveugle. Ceci m'encouragea. Je m'arrangeai pour rencontrer mon fils. Dès qu'il me vit, il se jeta dans mes bras et nous nous mîmes à sangloter tous les deux.

Le Fils. — Mère chérie, je n'espérais plus jamais revoir votre figure.

Moll Flanders. — Et moi, je n'osais pas l'approcher. Voilà huit jours que je tourne autour de ton domaine. Je te voyais de loin, je te voyais si beau, si grand, si riche, si sûr de toi...

Le Fils. — Grand-mère m'a souvent parlé de vous...

Moll Flanders. — Et ton père?

Le Fils. — Jamais, depuis que vous êtes partie. Il prétendait que vous étiez morte. Je savais bien que non. Mais il ne faut pas lui en vouloir : il a la tête un peu dérangée...

Moll Flanders. — Je comprends. Il vaut mieux qu'il ne sache pas que je suis ici.

Le Fils. — Sûrement. Comment êtes-vous revenue? où habitez-vous?

Moll Flanders. — En Caroline, chez... chez un ami intime qui est venu dans les mêmes conditions que moi, je veux dire par le même bateau. Je te raconterai plus tard.

Le Fils. — Vous allez rester ici, n'est-ce pas?

Moll Flanders. — Quelques jours, oui. Après, il me faudra rejoindre cet ami en Caroline.

Le Fils. — Bon, alors je vais faire diligence pour vous remettre ce qui vous revient.

Moll Flanders. — Ce qui me revient?

Le Fils. — Oui. Grand-mère a dû vous en parler, avant votre départ.

Moll Flanders. — Non, elle ne m'en a rien dit.

Le Fils. — Elle pensait bien que mon père ne s'occuperait plus de vous. Alors, elle a fait un testament par lequel elle me lègue ses biens. Mais j'ai dû jurer de vous donner le tout dès que je saurais où vous étiez. J'ai écrit à tous mes correspondants anglais pour essayer de retrouver vos traces. Il n'y a rien eu à faire. Je ne comprends pas comment vous avez pu disparaître ainsi.

Moll Flanders. — Je suis sûre que tu as fait tout ce que tu as pu et je t'en remercie. C'est de ma faute et rien que de ma faute si personne ne savait où je vivais.

Le Fils. — En tout cas, j'ai conservé avec soin les revenus de la plantation de grand-mère depuis sa mort. Cela fait quatre cents louis que je vous donnerai demain. Nous irons devant le notaire et je vous signerai un acte de cession de la plantation en bonne et due forme. J'espérais que vous viendriez vous y installer, mais puisque vous en avez décidé autrement, je vous propose ceci : conservez-moi comme gérant et je vous garantis de vous en tirer un revenu de cent louis par an.

Moll Flanders. — Mon pauvre enfant, tu en seras de ta poche!

Le Fils. — Bien au contraire, je vous assure. De plus, je ne vais pas vous laisser partir ainsi. Vous venez de débarquer, votre plantation n'est sûrement pas riche en bétail. Vous emmènerez avec vous des chevaux, des vaches, des cochons, enfin, je vais m'occuper de réunir le tout.

Moll Flanders. — Et moi, est-ce que je ne puis rien t'offrir?

Le Fils. — Mère, vous ne me devez rien.

Moll Flanders. — Seulement en signe de la grande joie que j'ai de te revoir. Tiens, c'est

le seul objet de valeur que je possède, et je regrette qu'il ne soit pas plus beau.

LE FILS. — Une montre en or!

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Je ne lui dis pas, bien sûr, que je l'avais volée à la ceinture d'une dame, dans un temple à Londres, pendant le prêche, mais c'était vraiment une fort jolie montre. J'étais tellement heureuse d'avoir retrouvé un fils que je restai là plus de cinq semaines et je ne me lassais pas de le voir tous les jours. Enfin, il fallut rentrer, mais non sans lui avoir juré que je reviendrais le voir toutes les années. Pour des raisons bien compréhensibles, je ne me souciais pas qu'il vînt, comme il me le proposa plusieurs fois, me voir en Caroline.

LE GENTILHOMME. — Bonté du ciel! ma chérie, qu'est-ce que tu me rapportes?

MOLL FLANDERS. — Trois chevaux avec leurs harnais et leurs selles, deux bonnes vaches laitières, six gorets et quatre truies. Et ce qui n'est pas négligeable non plus, quatre cents louis en or! Sans compter cet acte par de notaire qui me fait propriétaire d'une p tation en Virginie, pour laquelle le gé s'engage à me payer un revenu de cent l par an.

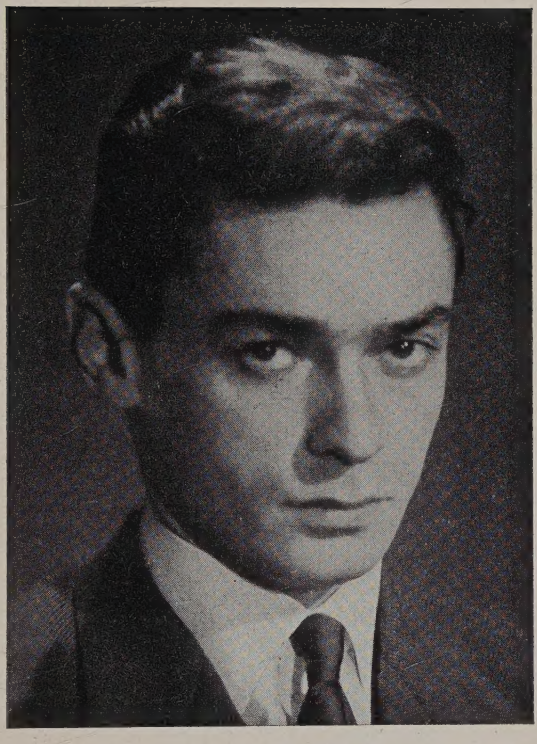
LE GENTILHOMME. — Attends un peu. Lai moi compter. Ma tête se perd. Un : le bé Deux : l'or. Trois : une plantation. Mais donc a dit que j'ai été roulé en épousant c femme? Elle a de la fortune, et une grosse fortune encore!

MOLL FLANDERS, *vieille.* — Ainsi nous a vécu en Caroline pendant le temps pre pour notre déportation. Puis nous sommes trés en Angleterre, mon mari et moi, à plu soixante-dix ans. Car nous avons gardé les deux bonne santé et bon courage. Par au coin du feu, nous nous racontons l'u l'autre les méfaits de notre vie passée : c'est uniquement pour nous encourager à pénitence.

FIN

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Fondateur Georges OUD

Ets Busson, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 3e trim. 1955, no 80 P.



ROLAND ALEXANDRE
(Le Frère Aîné)